

LA  
**FILLE DE LA NATURE,**  
OU  
**LOUISE ET VALBORN,**

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

IMITÉE DE L'ALLEMAND, D'AUGUSTE LAFONTAINE;

PAR M. CAIGNIEZ.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE  
L'AMBIGU-COMIQUE, LE 24 AVRIL 1806.

QUATRIÈME ÉDITION.

*P. o. gall.*

*2539*        *7*



**A PARIS,**  
**CHEZ J.-N. BARBA, ÉD.-PROPRIÉTAIRE,**  
DESCOURVRES DEMM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET AL. DUVAL,  
COUR DES FONTAINES, N° 7,  
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, N° 51.

1825.

Depuis quelques années, on connaît en France, autant qu'en Allemagne, les romans d'*Auguste Lafontaine*. Mais peu de personnes savaient peut-être que cet aimable auteur eût fait aussi une pièce de théâtre. Sa *Fille de la Nature*, drame en trois actes, offre un fonds intéressant; mais la manière dont il est traité ne le rendrait pas supportable sur nos théâtres. Il y a telle scène qui exigerait douze à quinze minutes de débit, et la représentation de la pièce entière emploierait au moins trois heures et demie.

Il m'a donc fallu refondre entièrement cet ouvrage depuis le plan jusqu'aux détails. Je n'ai conservé que les situations et très peu du dialogue. Je puis assurer, sans crainte d'être démenti par ceux qui pourraient lire l'original, que les quatre cinquièmes des détails de ma pièce m'appartiennent. J'ai ajouté le personnage de *Tunderloff*; j'ai créé la plus grande partie de celui du *Colonel*, qui ne paraissait qu'au troisième acte; j'ai retranché, changé, transposé plusieurs incidens, supprimé des personnages inutiles, etc.

Il importe peu sans doute au public, qui vient de faire à cet ouvrage l'accueil le plus flatteur, de savoir la part que je peux y avoir; mais il ne m'est pas indifférent de déclarer ici celle que j'y ai véritablement.

.....

*PERSONNAGES.*

*ACTEURS.*

Le Président de VALBORN. . . . .	M. SALLÉ.
Le colonel de VALBORN, colonel de hussards, frère du président. . . . .	M. FRÉNOY.
CHARLES de VALBORN, fils du pré- sident . . . . .	M. CARON.
LEOPOLD LINDORF. . . . .	M. BOISSELOT.
LOUISE, fille de Léopold. . . . .	M <sup>lle</sup> . OLIVIER.
WILHEM, valet du jeune Valborn. . . . .	M. GILBERT.
TUNDERLOFF, brigadier de hus- sards. . . . .	M. RAFILE.
BOSSE, jeune aubergiste, balourd. . . . .	M. PAUL.
GOTTE, jeune paysanne niaise. . . . .	M <sup>lle</sup> . PALMIRE.
Quelques HUSSARDS du régiment du colonel.	

*La scène est dans un village, à une journée de Dresde et à quelques lieues de Leipsick.*

# FILLE DE LA NATURE,

OU

## LOUISE ET VALBORN.

### ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente la place d'un village d'un site agréable, avec des bois et des prairies dans l'éloignement. A droite, est la porte d'une auberge à l'enseigne du Grand-Cerf. Dans le fond, à gauche, est une porte grillée donnant entrée dans un enclos qui fait partie d'une maison bourgeoise. C'est la maison du jeune Valborn.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

**CHARLES**, *sortant de la porte grillée. Il est vêtu en paysan, mais avec élégance.*

Oui, je n'en doute plus, j'ai su plaire à l'aimable Louise; ses discours naïfs expriment si bien le plaisir que lui fait ma présence! la joie qui brille dans ses yeux en me voyant... Oui, je suis aimé. Je veux lui dire enfin que je l'adore, la demander à son père, et l'épouser en dépit de toutes les clameurs que ma résolution ne manquera pas d'exciter.

Je crois entendre d'ici tous nos beaux messieurs s'écrier à l'envi : Comment ? Charles de Valborn, le fils du président, le neveu du colonel de Valborn, vient d'épouser une paysanne? — Quelle horreur! ce n'est pas tout encore : c'est qu'il s'est fait paysan lui-même; c'est qu'il en porte l'habit; c'est que... Allons, messieurs, donnez-vous carrière. Pendant tout ce beau tapage, ce pauvre Charles, objet de votre tendre commisération, sera, sans bruit, mille fois plus heureux que vous. Allons trouver ma Louise; son père est parti ce matin pour un village voisin; il ne reviendra que ce soir. Allons m'assurer que le cœur de sa fille répond à l'amour dont le mien s'est enflammé pour elle.

*(Il va pour sortir.)*

## SCÈNE II.

CHARLES, WILHEM.

WILHEM.

M. Charles ?

CHARLES, *s'arrêtant.*

Ah ! c'est toi, Wilhem. Que me veux-tu ?

WILHEM, *embarrassé.*

Mon cher maître....

CHARLES.

Wilhem, ne t'ai-je pas défendu de m'appeler ainsi ?

WILHEM.

Pardon, l'habitude.... mais je la surmonterai, M. Charles....

CHARLES.

Eh bien ? qu'as-tu à me dire ?

WILHEM.

C'est que.... Mais avant de vous dire une chose, je voudrais bien que vous me répondissiez sur une autre.

CHARLES.

Parle.

WILHEM.

Voulez-vous toujours épouser mademoiselle Louise ?

CHARLES.

Ah ! je te vois venir. Tu voudrais retourner à la ville ; la vie des champs n'est point de ton goût, et tu me quitteras si j'y reste ?

WILHEM.

Moi, vous quitter ! jamais, monsieur. N'avez-vous pas mille preuves de mon sincère attachement ? Vous vous échappez de la maison paternelle ; je ne balance pas à vous suivre. Vous vous établissez dans ce village, sous des habits de paysan ; je me fais paysan comme vous. Nous avons un petit jardin ; vous y cultivez des fleurs ; moi, j'y plante des choux : vous voulez enfin épouser une villageoise, et moi.... Mais daignez me dire d'abord si votre résolution tient toujours ?

CHARLES.

Elle est inébranlable.

WILHEM.

Et cette noble héritière que monsieur votre père voudrait vous faire épouser ?

CHARLES.

Ma foi, l'épouse qui voudra, je te réponds que ce ne sera pas moi.

WILHEM.

Il est vrai qu'elle n'est pas très jolie.

CHARLES.

Ce n'est pas la beauté, c'est le don de plaire qui lui manque. Quelle différence avec ma Louise ! c'est une innocence ! une candeur ! un charme dans son langage ! Elevée loin d'un monde corrompue par un père prudent et sage, Louise n'a reçu que les instructions utiles au développement des qualités du cœur ; on l'a laissée à dessein dans l'ignorance de tout ce qu'il est souvent dangereux de savoir ; elle n'a point appris à dissimuler ses sentimens ; son âme est à découvert , on la voit dans ses yeux ; dans ses gestes, dans la précieuse mobilité des traits de son visage , et c'est bien à juste titre que le vénérable pasteur de ce lieu ne l'appelle jamais que la Fille de la Nature. Eh bien, mon cher Wilhem, j'ai résolu de préférer hautement le bonheur à l'ostentation : je ne veux point que l'opinion du monde, son approbation ou son blâme puissent désormais régler ma conduite. Oui, l'adorable Louise, la Fille de la Nature, sera mon épouse.

WILHEM.

Mais, M. le président de Walborn fera casser ce mariage.

CHARLES.

Mon père ? non , il n'en aura pas le pouvoir.

WILHEM.

Il vous déshériterait.

CHARLES.

Que m'importe ? le bien que m'a laissé ma mère me rend plus riche qu'il ne faut au genre de vie dont je fais choix.

WILHEM.

Mais que dira votre oncle le colonel ?

CHARLES.

Je le crains bien moins que mon père. Il va jurer, crier bien haut, me traiter d'extravagant ; mais il verra ma Louise, l'examinera, l'interrogera, puis finira par l'embrasser.

WILHEM.

Et il aura raison. A présent, monsieur, oserai-je vous communiquer certaines idées qui me concernent et qu'a fait naître votre louable résolution ?

CHARLES.

Je t'écoute.

WILHEM.

Vous savez que la petite métairie que nous habitons dans ce village a été achetée sous mon nom, et que vous n'en êtes censé que le locataire.

CHARLES.

Eh bien ! je sais cela.

WILHEM, avec embarras.

Oui, vous le savez.... mais c'est que.... nos aventures se ressemblent beaucoup. Le jour mémorable de cette partie de chasse, où, traversant le chemin qui conduit dans ce village, vous aperçûtes pour la première fois votre aimable Louise, je remarquai de mon côté une fort jolie fille qui l'accompagnait. Eh bien ! monsieur, quand nous sommes venus nous établir ici, j'ai revu cette fille, et à l'heure que je vous parle, j'en perds la tête ; je pourrais bien aussi l'appeler la fille de la nature ; mais ce n'est pas une nature aussi polie, aussi distinguée que celle qui vous charme : c'est une nature... là.... toute naturelle, toute crue, telle que je les aime au reste.

CHARLES.

Tu la nommes ?

WILHEM.

Gotte, la fille du Grand Michel, le maréchal du lieu. Vous l'avez sûrement déjà vue ?

CHARLES.

Oui, c'est en effet une jolie personne. Et tu voudrais l'épouser ?

WILHEM.

Si vous m'en donnez la permission.

CHARLES.

Oh ! de tout mon cœur.

WILHEM.

Fort bien ; mais c'est qu'on me croit le propriétaire de la petite métairie. Je ne voudrais tromper personne, moi, et....

CHARLES.

As-tu l'aveu de ta belle ?

WILHEM.

Oui... oh ! oui, elle m'aime, elle me l'a dit vingt fois : elle était avant notre arrivée ici vivement courtisée par le fils du nommé Bosse, aubergiste du Grand-Cerf, que vous voyez là. (*Montrant l'auberge*). Mais c'est un imbécille que j'ai supplanté sans peine, et c'est tout simple : les habits rustiques qui nous déguisent ne laissent-ils pas toujours percer certaine tournure, certain air de cour qui... Cependant, à vous parler franchement, je crois que sans le petit bien, mon mérite n'aurait pas produit un effet si prompt, et que si je dis une fois la vérité....

CHARLES.

Allons, je ne veux pas que tu mentes plus long-temps.

WILHEM.

Adieu donc, ma chère Gotte !

CHARLES.

Va lui dire de ce pas....

WILHEM, *tristement.*

Oui, monsieur.

CHARLES.

Que le petit bien t'appartient.

WILHEM.

Ah! mon digne et généreux maître! l'appétissante Gotte et son ami Charles vous en béniront toute leur vie! je vais.... (*Il va pour sortir.*)

CHARLES.

Wilhem, que veux-tu dire avec son ami Charles?

WILHEM.

Ah! pardon. J'ai oublié de vous apprendre que Gotte ne m'appelle jamais que de ce nom; et voici pourquoi. Vous vous souvenez peut-être qu'en entrant au service de monsieur votre père, il me fallut prendre le nom de Wilhem et quitter celui de Charles, qui m'appartient, parce que c'était aussi le vôtre: cela m'était indifférent. Mais en faisant ici connaissance avec ma belle, je ne lui eus pas plutôt dit que c'était Wilhem qu'on m'appelait, que je la vis s'écrier: Oh! le vilain nom! de ma vie je ne veux aimer un Wilhem. — En ce cas, ma belle enfant, vous aimerez un Charles, c'est mon seul et vrai nom. — A la bonne heure, il est joli, celui-là! et depuis lors, c'est ainsi qu'elle me nomme. Mais comme Charles est aussi votre nom, et que vous avez voulu le garder, en taisant celui de votre famille, il arrive de là que ceux du village qui ne nous connaissent que de vue, prennent souvent l'un pour l'autre. On sait en gros qu'il y a un Charles et un Wilhem; tantôt c'est vous, tantôt c'est moi qu'on désigne sous chacun de ces deux noms. Mais, quoi qu'il en soit, M. Charles, je serai toujours pour vous le tout dévoué, le fidèle et reconnaissant Wilhem.

CHARLES.

Fort bien, va trouver ta belle. J'aperçois ma chère Louise qui vient de ce côté. (*Wilhem sort.*)

## SCÈNE III.

LOUISE, CHARLES.

CHARLES.

Mon aimable Louise, j'allais chez vous.

LOUISE.

Ah! que je suis fâchée!.. moi, je vais chez notre pasteur,

pour engager sa nièce à m'accompagner au-devant de mon père, qui doit revenir tantôt du village voisin.

CHARLES.

Eh bien, je veux être aussi de cette partie de promenade.

LOUISE, *avec embarras.*

Toi! Charles... cela me ferait un bien grand plaisir! mais..

CHARLES.

Qu'avez-vous donc, chère Louise!

LOUISE, *s'essuyant les yeux.*

J'ai... du chagrin... beaucoup de chagrin depuis hier.

CHARLES.

Expliquez-vous?

LOUISE.

Si tu savais tout ce que mon père me dit hier au soir, aussisôt que tu nous eus quittés!

CHARLES.

Que vous dit-il?

LOUISE.

Il a commencé par me répéter tout le mal qu'il pense des hommes. Ils sont tous, disait-il, plus ou moins méchants, faux, ingrats. Crois-tu cela, mon ami?

CHARLES.

Ma chère Louise, il est sans doute des hommes comme ceux dont parle votre père; mais croyez que les bons ne sont pas si rares sur la terre. Le sort a probablement maltraité M. Léopold; et l'homme qui fut victime de l'injustice de quelques-uns, se défend difficilement d'une opinion injuste envers tous. Mais achevez, que vous dit ensuite M. Léopold?

LOUISE.

Ensuite... il m'a parlé de toi.

CHARLES.

De moi?

LOUISE.

Et d'une manière qui m'a fait bien de la peine! il me disait... Oh! mais, je suis sûre qu'il se trompe; tu n'es ni perfide, ni méchant, n'est-ce pas, Charles?

CHARLES.

Moi, perfide! moi, méchant! sur quel fondement M. Léopold peut-il penser...

LOUISE.

Ecoute; je lui parlais de notre amitié, du plaisir que j'éprouve à te voir, des douceurs de ton entretien. Mon père, après m'avoir écoutée sans m'interrompre, me prit la main et me dit: Ma fille, fuis promptement le piège tendu sous tes pas: ce jeune homme te paraît aimable; mais il ressemble aux autres; il veut te tromper, et quand il y sera parvenu,



tu le verras rire avec ses pareils du désespoir où sa perfidie t'aura réduite.

CHARLES.

Qu'entends-je ? Ah ! que votre père connaît peu ce cœur qu'il outrage !

LOUISE, *prête à pleurer.*

Ensuite, il m'a dit... qu'il fallait absolument ne plus te voir... qu'il l'exigeait, et qu'il comptait sur mon obéissance !

CHARLES.

Grand Dieu ! ah ! Louise, je vois qu'il faut enfin m'expliquer sans détour ; je ne veux plus rien vous cacher.

LOUISE.

Parle donc vite.

CHARLES.

Eh bien, Louise, je vous aime.

LOUISE.

Mais je le sais bien. Voyez un peu ce qu'il m'apprend là de nouveau !

CHARLES.

Vous le saviez ?

LOUISE.

Sans doute ! ne me l'as-tu pas témoigné de mille manières. Si je te disais que je t'aime aussi, est-ce que je t'apprendrais quelque chose ?

CHARLES.

Vous m'aimez, chère Louise !

LOUISE.

Là ! le voilà bien étonné ! Eh mais, sans doute !

CHARLES.

Nous ne nous entendons peut-être pas ; c'est l'amour, l'amour le plus tendre que vous m'avez inspiré.

LOUISE, *émue.*

L'amour ? — Attendez donc : mon père m'a dit bien du mal de ce sentiment : selon lui, il est la source de mille tourmens, et ne fait que des victimes.

CHARLES.

Non, non. Croyez plutôt, charmante Louise, qu'il est la source de la félicité la plus pure, quand il enflamme également deux cœurs sensibles. Ah ! si c'est d'amour que vous m'aimez, nous ne nous séparerons plus ; je serai votre époux, je vous adorerai toujours, et ma vie entière sera consacrée aux soins de votre bonheur.

LOUISE.

Tu veux être mon époux ? ne me quitter jamais, m'aimer toujours ?

*La Fille de la Nature.*

CHARLES.

Oui, si vous partagez mon amour.

LOUISE.

Il faut bien que cela soit ainsi, car ce que tu dis là, je l'ai pensé cent fois sans oser le dire.

CHARLES.

Ah! vous me comblez d'ivresse! mais votre père... sa cruelle prévention...

LOUISE.

Nous la dissiperons. Plus de crainte, mon ami, plus d'inquiétude; mon père m'aime, je lui dirai que tu m'aimes; pourra-t-il ne pas aimer celui qui chérit sa fille?

CHARLES.

Mais il vient de vous défendre de me voir.

LOUISE.

Est-ce qu'il savait cela, mon père? Il consentira, je t'en réponds; va, Charles, je suis à toi.

CHARLES.

Tu es à moi! aimable enfant! je serais assez heureux...

LOUISE.

Oui, oui, rassure-toi, te dis-je. Je cours au-devant de mon père; il me tarde de le voir-arriver, pour le prévenir de la demande que tu veux lui faire. Mon cœur palpite d'aise! maintenant je suis gai comme l'oiseau qui se joue dans l'air: va, Charles, c'est le pressentiment du bonheur dont nous allons jouir! (*Elle sort en courant.*)

## SCÈNE IV.

CHARLES, WILHEM.

CHARLES, à lui-même.

Elle m'aime! elle est à moi! je suis tout pour elle! Adieu, songes trompeurs de l'ambition, je renonce à vous pour jamais! (*à Wilhem qui entre.*) Ah! Wilhem, Louise va devenir mon épouse, je suis le plus heureux des hommes! (*Il rentre chez lui par la porte grillée.*)

## SCÈNE V.

WILHEM.

Allons, j'espère que nous ferons deux noces. Je n'ai point trouvé Gotte chez elle. Mais à présent que le petit bien m'appartient, je ne pense pas rencontrer de grandes difficultés. Rentrons, je lui parlerai ce soir. — Eh! la voici.

## SCÈNE VI.

GOTTE, WILHEM.

WILHEM, à Gotte qui entre.

Bonjour, ma chère Gotte.

GOTTE, avec une petite révérence.

Bonjour, monsieur Charles.

WILHEM.

Tenez, Gotte, il y a deux choses de trop dans votre bonjour, le monsieur et la révérence.

GOTTE.

Bah! vous diriez que j'suis une mal apprise sans ça.

WILHEM.

Point du tout. Quand on s'aime bien et qu'on se rencontre, on se serre la main et l'on s'embrasse. ( Il l'embrasse. ) Il n'y a point de révérence qui vaille cette politesse-là.

GOTTE.

Oh! vous êtes trop poli, vous.

WILHEM.

Mais parlons sérieusement; vous m'aimez, n'est-ce pas?

GOTTE.

Pardi! combien faut-il vous l'répéter d'fois?

WILHEM.

Et vous voulez bien devenir ma petite femme?

GOTTE.

Eh voirement, je n'vous aimons qu'pour ça.

WILHEM.

Et ce grand nigaud de Bosse, vous m'en ferez volontiers le sacrifice?

GOTTE, toute étonnée.

L'sacrifice?

WILHEM.

Oui. Vous ne pouvez pas me refuser cela.

GOTTE.

Je n'veux rien faire du tout d'Bosse, pas plus un sacrifice qu'aut' chose.

WILHEM.

Eh bien, voilà précisément ce que je vous demande.

GOTTE.

La belle merveille qu'monsieur Bosse! un vaniteux qui dit partout, pour s'faire valoir, qu'son père va li passer en mariage l'enseigne du Grand-Cerf! Ah! ben oui! j'connaissons l'père Bosse; son fils n'a qu'faire d'compter là-dessus.

J'sais ben qu'ça n'peut pas li manquer, et qu'i n'perdra rien pour attendre. Mais faut attendre, enfin, et j'n'aimons pas ça.

WILHEM.

Si bien donc, ma belle enfant, que sans ma métairie, je n'étais pas plus chanceux que M. Bosse ?

GOTTE.

Ah ! Charles, pouvez-vous dire ça ? Je n'sommes pas du tout intéressée, entendez-vous ?

WILHEM.

Allons, je veux bien le croire. Moi, je vous aime telle que vous êtes ; vous, vous m'aimez avec ma métairie, parce que je l'ai cette métairie ; c'est tout simple. Voilà donc qui est conclu. Le papa Michel y consent ; ainsi la noce quand vous voudrez, ma chère Gotte.

GOTTE.

Oh ! mon dieu, l'plutôt s'ra l'mieux.

WILHEM.

Vous me charmez ! votre père est-il à la forge ?

GOTTE.

Eh non ! vous savez ben qu'i n'manque jamais l'marché aux chevaux de Leipsick. C'est aujourd'hui ; j'ne l'verrons pas d'la journée ; allez.

WILHEM.

Eh bien, en attendant, allons toujours trouver le tabelion, et... (*On entend des coups de fouet et Wilhem regarde vers la gauche. La curiosité fait aussi regarder Gotte.*) Voilà une voiture qui s'arrête à la poste. Un officier de husards en descend. (*à part.*) Que vois-je ? je ne me trompe pas ; c'est M. le colonel de Valborn, l'oncle de mon maître ! ah ! diable ! ceci pourrait bien retarder les noces !

GOTTE.

Qu'est-ce qu'ous avez donc, Charles ?

WILHEM, *à part.*

Que vient-il faire ici ? aurait-il eu vent...

GOTTE.

Eh ben ? est-ce que j'n'allons pas cheux l'tabellion ?

WILHEM.

Pardonnez-moi ; mais en ce moment... (*à part.*) Allons vite en prévenir M. Charles. (*à Gotte.*) Ma chère petite Gotte, j'irai vous rejoindre chez vous. Une affaire... Au revoir.

(*Il s'éloigne promptement et entre dans la porte grillée.*)

## SCENE VII.

GOTTE, seule d'abord, ensuite BOSSE.

GOTTE.

Eh mais, qu'est-ce qu'il li prend donc? là! d'mandez-moi queule affaire si pressée pour laisser la nôtre qui l'est ben davantage! (*regardant vers la gauche.*) Ah! v'la c'monsieur l'officier : faut l'voir passer.

BOSSE, paraissant sur la porte de l'auberge.

Mam'selle Gotte d'vant noute auberge! j'voudrions ben... non, non, n'faut pas li parler à c'te parfide. (*Regardant aussi vers la gauche.*) Ah! ah! j'crais qu'v'la un officier qui vient cheux nous.

## SCENE VIII.

Le Colonel VALBORN, deux Domestiques, dont l'un tient un porte-manteau, BOSSE, GOTTE.

LE COLONEL, en entrant, à ses gens.

Comment? ce drôle-là n'est pas content? je lui conseille de se plaindre, avec ses maudites rosses qui m'ont mené comme une mariée! ah! parbleu, je paie comme on me sert. (*Regardant l'auberge.*) Voilà sûrement la principale auberge du lieu. C'est ici sans doute que mon frère le Président sera descendu. (*Bosse s'approche du colonel avec de grandes révérences : Gotte se tient à l'écart et écoute avec curiosité.*)

LE COLONEL, à Bosse.

Mon ami, n'avez-vous pas depuis hier un étranger logé chez vous?

BOSSE.

Oui, mon général; il nous est arrivé pendant la nuit un homme qui a l'air de queuqu'un d'importance.

LE COLONEL.

Il est âgé?

BOSSE.

Âgé?... je n'sais pas son âge; mais comme vous dites, mon général, il est âgé. Il peut bien avoir... quoiqu'ça, il y en a d'plus vieux encore.

LE COLONEL.

Beau signalement! N'est-il pas arrivé en même temps quelques hussards du régiment de Valborn?

BOSSE.

Oui ; on m'a dit qu'il y en a une dizaine qui s'sont arrêtés à un cabaret tout à l'entrée du village.

LE COLONEL, *à part.*

Allons, c'est lui.

GOTTE, *à part.*

Ma fine ! c'est pis qu'un officier, ça !

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, TUNDERLOFF.

BOSSE, *au Colonel qui va pour entrer dans l'auberge.*  
Eh ! tenez, justement, en v'là, un d'ces honzards.

LE COLONEL.

Eh ! c'est toi, Tunderloff ?

TUNDERLOFF *parlant toujours tranquillement, et avec poids et mesure. Il est bon que l'acteur baragouine un peu ce rôle.*

Mon colonel, je vous ai vu de loin descendre de voiture, et je viens...

LE COLONEL.

Que fais-tu dans ce village ?

TUNDERLOFF.

Mon colonel, c'est moi qui commande le détachement dont monsieur votre frère s'est fait suivre ici, sur un ordre dont il est porteur.

LE COLONEL.

(*A part.*) Hon ! (*A Tunderloff.*) Sais-tu quel est cet ordre ?

TUNDERLOFF.

Je crois, mon colonel, qu'il regarde votre neveu.

LE COLONEL, *à Bosse.*

Mon ami, conduis-moi vite auprès de cet étranger.

BOSSE.

Oh ! ça n'se peut pas.

LE COLONEL, *fièrement.*

Hein ?

BOSSE.

Il m'a trop r'commandé de l'laisser r'poser et d'attendre qu'il appelle.

LE COLONEL.

Il a eu raison pour toi ; mais..

TUNDERLOFF.

Cela ne se peut pas, dit-il! Ah! parbleu... (*En se retournant il aperçoit Gotte.*) Eh! eh!

(*Il l'examine attentivement; Gotte en reste honteuse et immobile.*)

LE COLONEL, à Bosse.

A-t-il commandé son déjeuner?

BOSSE.

Non, que je sache.

LE COLONEL.

Eh bien, comme c'est une affaire à régler et qui vaut la peine que je m'en occupe et pour lui et pour moi, ne le dérangeons pas encore.

BOSSE.

Entrez, M. l'colonel; vous trouverez ici tout ce qui...

LE COLONEL.

C'est ce que nous allons voir. (*A Tunderloff.*) Tunderloff, tu ne t'éloigneras pas de cette auberge, et tu n'exécuteras rien, sans m'en prévenir.

TUNDERLOFF, regardant toujours Gotte.

Non, mon colonel.

(*Le Colonel entre dans l'auberge avec Bosse et les deux domestiques.*)

## SCENE X.

## GOTTE, TUNDERLOFF.

GOTTE, à part.

Tiens, comme j'me r'garde donc!

TUNDERLOFF, à part.

Fraîche comme une rose, et droite comme un mousqueton!  
(*il s'approche de Gotte tout doucement.*)

GOTTE, à part.

Eh! mon Dieu, v'là qu'la peur me prend et que j'n'ai plus d'jambes pour m'en aller.

TUNDERLOFF, lui prenant la main.

Êtes-vous de ce village?

GOTTE.

Oui, monsieur. On m'appelle Gotte, la fille du Grand Michel, le maréchal.

TUNDERLOFF.

Gotte, fille du maréchal, le Grand Michel; je n'oublierai pas ces noms-là. Sur mon ame! vous êtes une jolie fille; c'est Tunderloff qui vous dit cela.

GOTTE.

Par exemple, v'là un nom qu'je n'pourrai jamais r'tenir.

TUNDERLOFF.

Tunderloff, brigadier dans les hussards de Valborn.

GOTTE.

Vo'servante, M. l'brigadier Tun...

TUNDERLOFF, *fortement.*

Derloff.

*(Gotte s'éloigne en faisant plusieurs révérences.)*

## SCÈNE XI.

BOSSE, TUNDERLOFF.

BOSSE, *paraissant sur sa porte.*

Allons, v'là un houzard, à présent! comben donc c'qu'il y en faut, à mamselle Gotte?

TUNDERLOFF, *à lui-même.*

Elle est vraiment jolie cette fille.

BOSSE.

Oui, c'est une bonne mijaurée, allez.

TUNDERLOFF.

Qu'appelles-tu, mijaurée? Apprends, mon cher, que les mijaurées ainsi faites me plaisent beaucoup.

BOSSE.

J'n'empêche pas ça.

TUNDERLOFF.

Parblen! je te le conseillerais, de m'en empêcher! je voudrais bien voir qu'un misérable garçon d'auberge...

BOSSE.

Ah! garçon d'auberge! ça vous plaît à dire; sachez que j'suis l'fils d'la maison, rien qu'ça; et qu'on connaît, dans tout l'pays, Eustache Chrysostome Bosse, le fils du Grand-Cerf; chacun vous dira qu'v'là plus d'cent ans que c't'enseigne-là a passé d'père en fils dans not'famille.

TUNDERLOFF.

Ah! pardon, c'est que je ne faisais pas attention... Effectivement, vous portez sur la figure...

BOSSE.

Certainement, qu'on a un air qui fait bien voir...

TUNDERLOFF.

Oui, oui, que vous aurez un jour la même enseigne.



## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL.

LE COLONEL, à *Bosse*.

Allons, mon ami, va réveiller l'étranger.

BOSSE.

Ah! monsieur, j'n'oserai jamais.

LE COLONEL.

S'il se fâche, tu lui diras que c'est le colonel Valborn qui le demande. Va promptement.

BOSSE.

J'y cours. (*il va et revient.*) Permettez, je n'ai pas bien entendu : c'est l'colonel...

LE COLONEL, impatienté.

Au diable!

BOSSE

Vous aviez dit un autre nom.

LE COLONEL.

Dis-lui qui tu voudras.

TUNDERLOFF, à *Bosse*.

Le colonel n'aime pas qu'on le contrarie.

BOSSE.

Eh bien, eh bien, j'vas éveiller c'monsieur, en lui disant qu'c'est d'la part d'un colonel qui s'impatiente.

TUNDERLOFF!

Justement, ce sera comme si vous le nommiez.

BOSSE, regardant dans la maison.

Bon! il s'est éveillé tout seul, le v'là qui descend.

LE COLONEL.

Tant mieux; laisse-nous en ce cas. (*à Tunderloff.*) Tunderloff, va te faire servir à déjeuner.

TUNDERLOFF.

Avec grand plaisir, mon colonel.

(*Bosse et Tunderloff entrent dans l'auberge.*)

## SCÈNE XIII.

LE COLONEL, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Vous ici, mon frère? par quelle aventure...

LE COLONEL.

Par quelle aventure, toi-même, cher président, te trouves-tu ici? Quant à moi, je t'aurai bientôt dit ce qui m'amène. J'arrive hier à Dresde, et j'apprends de mon major, que,  
*La Fille de la Nature.*

sur un ordre que tu viens d'obtenir du prince, il a été obligé de mettre à ta disposition quelques hommes du régiment. Je cours chez toi; tu venais d'en partir; j'interroge ton vieux Antoine; il balbutie, me parle confusément de je ne sais quelles fredaines de mon cher neveu, m'indique ce village; j'ordonne des chevaux, et me voilà. A présent, mon frère, je t'écoute; de quoi s'agit-il?

LE PRÉSIDENT.

Ah! mon cher colonel, vous savez combien j'avais raison de m'enorgueillir de mon fils?

LE COLONEL.

Charles est un charmant garçon, je l'aime de tout mon cœur.

LE PRÉSIDENT.

Le prince le distinguait, toute la cour l'estimait. Mais pourquoi faut-il qu'un malheureux amour...

LE COLONEL.

Ah! c'est une histoire d'amour? bagatelle! mon Charles est en âge d'en prendre, et surtout bien fait pour en donner.

LE PRÉSIDENT.

Mon frère, ce n'est point ici une plaisanterie. Charles s'est enfui de la maison paternelle.

LE COLONEL.

Eh bien, oui, une escapade de jeune homme: j'en ai fait bien d'autres, ma foi!

LE PRÉSIDENT.

Il est ici, dans ce chétif village; il y est caché sous un habit de paysan, et votre cher neveu est le méprisable jouet d'une fille adroite et artificieuse.

LE COLONEL.

Comment donc?

LE PRÉSIDENT.

Oui, depuis trois mois, Charles, m'a-t-on dit, vit ici séparé du monde, dans une simple chaumière. Vous connaissez la tournure romanesque de son esprit, sa passion pour la belle nature, ses lubies philosophiques, et le peu de cas qu'il affecte de montrer pour le rang et les titres.

LE COLONEL.

Oui, oui, propos sans conséquence; j'en disais autant à son âge, quand l'étiquette et les usages reçus me contraignaient dans mes goûts.

LE PRÉSIDENT.

Depuis quelque temps, ses absences de la maison devenaient plus fréquentes. Enfin il en fit une qui m'inquiéta beaucoup. Des semaines, des mois s'écoulèrent. Je fis d'innu-

tiles informations ; je ne savais à quel parti m'arrêter , lorsqu'un jour , en visitant sa chambre ; je trouvai ce billet.

( Il tire un papier de sa poche , et lit. )

« Je vous quitte pour quelque temps , mon père : j'aime avec passion une femme qui , douée de toutes les qualités qui peuvent la rendre digne de mon choix , ne possède aucun des titres qui ont tant de prix à vos yeux. Vous ne me reverrez que quand un nœud sacré m'aura rendu son époux. J'ai craint avec raison , mon père , de devenir la victime du respect que je vous porte ; j'ai donc eu le courage de vous offenser , convaincu que je n'aurais pas eu celui de vous désobéir. »

LE COLONEL.

Pas mal tourné !

LE PRÉSIDENT.

Je fus anéanti. J'avais déjà pensé à le marier convenablement. Vains projets ! cependant je continuai mes perquisitions , et l'on découvrit enfin la retraite de mon fils. J'appris avec joie qu'il était encore libre : j'eus aussitôt recours au prince , et j'en ai obtenu l'ordre qui me donna le pouvoir de faire enlever mon fils et la malheureuse qui l'a séduit.

LE COLONEL.

Mauvais moyen , président : c'est pour tout gâter.

LE PRÉSIDENT.

Aussi , je ne prétends en user qu'à la dernière extrémité.

LE COLONEL.

Mauvais moyen , te dis-je. Ecoute , mon frère ; le caractère de Charles est assez de la trempe du mien. La rigueur ne servira qu'à le révolter , et tu n'obtiendras rien du tout.

LE PRÉSIDENT.

Au moins il n'épousera pas...

LE COLONEL , *vivement.*

Il n'épousera pas ? Tiens , mon frère , si dans un cas pareil , toi et toute la famille aviez prétendu me faire arrêter , le diable m'emporte si je n'aurais pas épousé dix paysannes pour vous faire enrager tous.

LE PRÉSIDENT.

Colonel , j'espère qu'en parlant à mon fils , ce ne sera pas là le langage...

LE COLONEL.

Tu te moques de moi , je pense ? ce que je dis ici , ce n'est qu'entre nous. Tu m'entendras lui parler. Va , je compte arranger les choses à ta satisfaction.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! vous me rendriez la vie ! Voyez-le , dites-lui qu'il n'est pas possible qu'une créature sans nom , sans éducation , sans fortune , puisse devenir la femme d'un Valborn.

LE COLONEL.

N'allons pas si vite. Il faut savoir d'abord si cette fille est telle que tu la désignes. Il est essentiel de sonder le terrain pour dresser nos batteries. Tu penses bien que Charles va me demander si je connais sa belle, et sur quoi je juge qu'elle est indigne de lui. Il faut être en fonds pour lui répondre. Quel renseignement as-tu sur le compte de cette fille ?

LE PRÉSIDENT.

Aucun. Je ne sais que ce que Charles en dit dans sa lettre.

LE COLONEL.

Voyons donc la fille, avant de voir le jeune homme. (*appelant.*) Tunderloff ! (*Tunderloff paraît un moment à la porte de l'auberge*) Dis à notre hôte de venir. (*Au président.*) Nous le ferons jaser.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, je vous laisse toute la conduite de cette affaire.

LE COLONEL.

La besogne ne sera peut-être pas facile. Une fille pour laquelle Charles se résoud à faire de si grands sacrifices ne peut être une fille ordinaire. Il a du goût, mon neveu !

LE PRÉSIDENT.

Colonel, je voudrais vous voir plus d'indignation pour de pareils travers.

LE COLONEL.

Mon frère, l'indulgence pour les fautes que l'amour fait commettre te siedrait peut-être plus qu'à moi.

LE PRÉSIDENT.

Que voulez-vous dire ?

LE COLONEL.

Allons, je vois que le temps fait oublier bien des choses. La comtesse d'Olbein était, il y a quinze ans, une femme bien séduisante, conviens-en, président. Je suis seulement fâché pour toi, qu'un certain Lindorff, homme très estimable, ait perdu contre elle un procès qu'il aurait dû gagner, m'a-t-on dit, devant tous les tribunaux de la terre.

LE PRÉSIDENT.

C'est toujours là l'opinion des amis de ceux qui perdent.

LE COLONEL.

Oui, oui, je sais cela. Mais pourrais-tu me dire ce qu'il est devenu ; ce pauvre Lindorff ?

LE PRÉSIDENT.

Je l'ignore absolument. Depuis quinze ans, je me suis vainement informé de lui : j'aurais voulu..., mais brisons sur ce sujet.

LE COLONEL.

D'accord, n'en parlons plus. Revenons à mon neveu. Voici quelqu'un qui va nous dire peut-être...

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BOSSE, TUNDERLOFF.

BOSSE.

Messieurs, vous d'mandez mon papa. Il vient d'sortir, mais m'v'là; c'est comme tout d'même...

LE COLONEL.

Eh bien, nous voulons causer avec toi.

BOSSE.

Ah! c'est ben d'honneur à moi... Quoiqu'ça, en fait d'causerie, j'dis que j'm'en acquitte d'une jolie façon.

LE COLONEL.

Écoute : en entrant dans ce village, nous avons remarqué un jeune homme dont la tournure n'annonce pas un paysan, quoiqu'il en porte l'habit. Connaitrais-tu ce jeune homme?

BOSSE.

Ah! j'sais qui vous voulez dire : pardi, si je l'connais! que trop, mordienne! A peine arrivé ici, n'v'là-t-i pas qu'i s'empare d'la plus jolie fille du canton! une fille que j'mitonnais pour en faire ma femme après l'avût! Ça n'est i pas traître, ça?

LE COLONEL.

C'est fort mal, assurément. Quand est-il arrivé dans le village?

BOSSE.

Aux environs du carnaval.

LE COLONEL, *au Président.*

Cela s'accorde-t-il?

LE PRÉSIDENT.

Parfaitement; il est parti le vingt février.

BOSSE.

Le vingt février, c'est ça; et puis il a acheté un fort joli petit bien; tenez, c'te porte grillée là-bas, c'est la porte d'son enclos. Vous voyez la maison plus loin.

LE COLONEL.

C'est un beau garçon?

BOSSE.

Oh! comm' ça. Les avis sont partagés là-d'sus. Moi et les jeunes gens les plus hupés du village n'li trouvons rien d'rare; mais à entendre toutes nos jeunes filles, c'est une merveille, et ça n'est pas étonnant, ces filles, pour peu qu'on les cajole...

LE COLONEL, *à part au Président.*

C'est bien là mon neveu ?

LE PRÉSIDENT.

C'est lui, certainement.

BOSSE.

Qui, lui ? vous connaissiez c'blanc-bec ?

LE COLONEL.

Eh ! doucement, l'ami !

BOSSE.

Doucement, doucement ! Écoutez donc, je n' sommes pas payés pour en dire du bien.

LE COLONEL.

Viens au second point. Quelle est la jeune fille ?

BOSSE.

Ah ! ça, c'est une jolie fille ! faut en convenir, toute perfide qu'elle est.

LE COLONEL.

Ne pourrais-tu pas nous la dépeindre ?

BOSSE.

Oh ! c'est facile. Imaginez-vous une figure belle et riante comme un soleil d'avril, des joues rondes, blanches et vermeilles, ni plus ni moins qu' si vous jetez des fraises dans du lait. Et puis une taille ! et puis.... oh ! dam ! faut voir ! c'est qu'on n'a pas assez d' deux yeux pour la r'garder !

TUNDERLOFF, *à part.*

Mais ce portrait-là ressemble fort...

LE COLONEL.

A-t-elle de l'esprit ?

BOSSE.

Si elle a d'esprit ? eh ! mon Dieu, elle en donnerait à tout l'monde. C'est un démon pour l'esprit.

TUNDERLOFF.

Dès que M. Bosse nous l'assure....

LE PRÉSIDENT, *bas au Colonel.*

Et qu'importe, colonel...

LE COLONEL.

Pardonnez-moi, il importe. Voyons. (*à Bosse*) Lit-elle dans des livres que les autres filles ne lisent point ? écrit-elle des lettres ? joue-t-elle de quelque instrument de musique ? (*au Président.*) Sachons si elle a reçu certaine éducation.

BOSSE.

Oui, oui. Elle lit tout courant les petites histoires qui sont dans l's'almanachs ; elle n'écrit pas souvent, mais quand a s'en mêle, elle vous fait des lettres grandes comme la main. Vous parlez d'instrumens d'musique ? faut li entendre jouer d'la guimbarde ! vraiment, c'est un charme !

TUNDERLOFF.

Peste! voilà une fille à talens!

LE COLONEL, *au Président.*Allons, cela n'est pas possible! (*à Bosse.*) Elle est donc fille de paysan?

BOSSE.

Certainement. C'est la fille du Grand Michel, not' maréchal. (*A Tunderloff*). T'néz, vous l'avez vue, vous.

TUNDERLOFF.

Quoi? c'est Gotte?

BOSSE.

Gotte, c'est-ça, n'est-ce pas qu'elle est gentille?

TUNDERLOFF.

Oui, certes! (*à part.*) Et moi qui allais sur les brisées du neveu de mon colonel; ah! diable!LE PRÉSIDENT, *à Bosse.*

Et vous prétendez que cet étranger aime cette fille?

BOSSE.

Sans doute qu'il l'aime, dont j'enrage! plus possible à c't'heure d's'approcher d'elle; son M. Charles est toujours là.

LE PRÉSIDENT, *vivement.*

Charles! ô ciel!

LE COLONEL, *au Président.*

Paix donc!

BOSSE, *continuant.*

On l'voit toujours li chuchoter à l'oreille et li serrer la main; promenez-vous l'long du bois, vous les trouverez assis côte-à-côte auprès d'un buisson. Voyez-vous d'loin dans l'pré un garçon qui court après une fille? c'est M. Charles qui poursuit Gotte, puis qui l'attrappe, puis qui l'embrasse, qu'ça fait trembler!

TUNDERLOFF, *à part.*

Je donnerais mes deux moustaches pour être le garçon qui court après cette fille.

LE PRÉSIDENT, *au Colonel.*

Mais il a donc perdu la tête? colonel, allons de ce pas...

LE COLONEL.

Doucement. Procédons par ordre. La première chose à faire ici, c'est de déjeuner.

LE PRÉSIDENT.

Je m'en passerai fort bien.

LE COLONEL.

Non pas moi; car je ne vaudrais rien sans cela. Dejeûnons donc, primo; en second lieu, nous verrons cette fille, et enfin...

LE PRÉSIDENT.

A quoi bon la voir? ce que nous en a dit ce garçon....

LE COLONEL, *bas au Président.*

Est-ce que vous prenez à la lettre ce que dit un nigaud de cette espèce ? il faut d'abord voir cette fille, vous dis-je. (*à Bosse.*) Mon ami, pourras-tu nous conduire chez Gotte, et nous ménager la facilité de lui parler ?

BOSSE.

Oui-da, ça s'ra ben aisé.

LE COLONEL.

Est-ce loin ?

BOSSE.

Comm'ça. C'est d'l'aut' côté du village ?

LE COLONEL.

Est-il long, ce village ?

BOSSE.

Pas mal.

LE COLONEL, *au Président.*

Vous voyez donc bien que nous ne pouvons pas marcher sans munition.

BOSSE.

Vot' déjeuner doit-êt' prêt, messieurs.

LE COLONEL.

Eh bien, entrons. (*à Tunderloff.*) Tu viendras avec nous, Tunderloff.

TUNDERLOFF.

Oui mon colonel, (*à part.*) Je reverrai la jolie fille !

(*Ils entrent dans l'auberge.*)

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE II.

*Le théâtre représente une autre partie du village. On voit à gauche une maison de peu d'apparence, dont la porte est ombragée par de grands arbres.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOPOLD, LOUISE.

LÉOPOLD.

Oui, ma fille, mon voyage avait pour motif de prendre avec un homme d'affaires qui demeure au village voisin des arrangemens pour la location d'une autre maison à quelques lieues d'ici. Je voulais t'éloigner de Charles, dont l'assiduité me faisait trembler pour notre repos. Mais, hélas ! ce que tu viens de m'apprendre me fait trop sentir qu'il eût été nécessaire que je m'avisassé plus tôt de cette précaution.

LOUISE.

Mais, mon père, cela doit te faire sentir aussi que ta précaution est à présent inutile, et qu'il faut que nous restions où nous sommes. (*il va pour entrer chez lui.*)

LÉOPOLD.

Non, ma fille : il faut se hâter de fuir, tandis qu'il en est temps encore.

LOUISE.

Eh, non, mon père, il n'est plus temps.

LÉOPOLD, *s'arrêtant.*

Comment donc ?

LOUISE.

N'était-ce pas la crainte que Charles ne voulût me tromper, qui t'alarmait ? Eh bien, dissipe cette crainte, mon père : Charles m'aime sincèrement, il veut que je sois son épouse ; je l'ai bien assuré qu'il serait mon époux : ainsi c'est chose convenue entre nous.

LÉOPOLD.

Fille imprudente ! sais-tu seulement qui il est ? d'où il vient ? est-ce un paysan, ou n'en porte-t-il que l'habit ?

LOUISE.

En vérité, je n'ai pas encore songé à lui faire toutes ces  
*La Fille de la Nature.*

questions. Des choses beaucoup plus intéressantes que celles-là ont toujours été le sujet de nos entretiens.

LÉOPOLD.

Des choses plus intéressantes ! (*à part.*) O ciel ! où l'innocence peut-elle trouver un asile ! (*haut.*) Ecoute, ma fille, cet homme veut te tromper : s'il était honnête, c'est à moi qu'il se serait adressé d'abord.

LOUISE.

Quoi, mon père, tu aurais voulu qu'il se fût adressé d'abord à toi pour savoir si je l'aimais, si je voulais bien être sa femme ? Que pouvais-tu lui répondre ? en savais-tu quelque chose ? Mais à présent que je lui ai dit que je l'aime, qu'il en a la certitude, il va s'adresser à toi et te demander ma main ; tu la lui accorderas, et les choses se trouveront ainsi dans leur ordre naturel !

LÉOPOLD.

Tu l'aimes donc bien véritablement ?

LOUISE.

Si je l'aime ! tenez, s'il fallait renoncer au bonheur de le voir mon époux, je serais malheureuse toute ma vie !

LÉOPOLD, *à part.*

Grand Dieu !

LOUISE.

Je croyais n'avoir pour lui que de l'amitié ; mais il m'a dé trompée tantôt ; c'est bien de l'amour. Tu m'avais peint ce sentiment sous de si noires couleurs, que je ne pouvais pas le reconnaître dans celui que Charles m'inspirait, car je n'en avais jamais éprouvé de si doux !

LÉOPOLD.

Mais si c'était un méchant homme !

LOUISE.

Non, mon père, il est bon comme toi. Il ne veut point me tromper, il en est incapable.

LÉOPOLD.

C'est ce qu'il faudra voir.

LOUISE.

Eh, bien, tu verras, tu verras qu'il faut qu'on l'aime.

LÉOPOLD.

J'aperçois plusieurs personnes qui viennent de ce côté. Rentrons, ma fille. (*Il entre chez lui.*)

LOUISE, *à part, le suivant*

Oh ! je suis sûre qu'il consentira !

## SCENE II.

LE COLONEL, LE PRÉSIDENT, TUNDERLOFF,  
BOSSE, *entrant par la droite. Tunderloff tient une pipe à la bouche.*

LE COLONEL.

L'ami Bosse, feras-tu bientôt finir notre promenade ?

BOSSE.

Nous approchons, messieurs. C'est c'te forge qu'vous voyez là-bas. En deux enjambées, nous y sommes.

LE COLONEL.

Comment ? mais c'est au bout du village ! tu appelles cela deux enjambées, toi ?

TUNDERLOFF.

On voit bien qu'il est le fils du Grand-Corf.

LE PRÉSIDENT, *à Bosse.*

Tu disais donc, toi, que Charles n'est pas venu seul ici ?

BOSSE.

Non, monsieur ! Il est venu avec un camarade à qui il loue une partie d'la maison qu'il a achetée. Eh bien, d'son côté, c'tilâ fait l'amour à une certaine Louise qu'est vraiment un bijou aussi. Eh ! tenez, (*montrant la maison à gauche.*) v'lâ justement où c'que d'meure c't'au' bijou. C'est la fille d'un M. Léopold, un sournois qui n'parle à parsonne, quoiqu'il y ait ben quinze ans qu'il est dans l'village. Au surplus, c'camarade-là est plus honnête, lui ; il n'a débusqué parsonne, au moins. Mam'selle Louise n'avait pas d'amoureux, elle.

LE COLONEL, *au Président.*

Oh ! oh ! il se pourrait... (*à Bosse.*) Comment le nomme-t-on cet autre ?

BOSSE.

Ma foi... comme ce n'sont pas mes affaires, je n'me souviens pas trop... Attendez pourtant, j'crais qu'c'est Wilhem.

LE PRÉSIDENT, *bas au Colonel.*

Wilhem ! justement, c'est le valet de mon fils.

LE COLONEL.

Un moment. (*à Bosse.*) Ne te trompes-tu pas ? celui des deux qui fait l'amour à Gotte, n'est-ce pas plutôt Wilhem ?

BOSSE.

Eh ! non, mordienne ! c'est ben Charles ! pardi ! all' le homme assez souvent. A n'a qu'un cri après lui. C'est Charles par-ci, c'est Charles par-là, i'semble qu'i n'y a plus qu'Charles dans l'monde !

LE PRÉSIDENT, à part.

Mon malheur est certain !

LE COLONEL.

Hâtons-nous donc de voir le prodige qui tient Charles enchanté... (*Ils vont pour sortir.*)

TUNDERLOFF, regardant vers la droite.

Eh ! je crois que voilà... (*au Colonel.*) Mon colonel, faites faire halte ! l'ennemi débouche de ce côté.

(*Le Président et le Colonel s'arrêtent et examinent Gotte qui entre par la droite.*)

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GOTTE.

BOSSE, au Colonel et au Président.

Oui, messieurs, c'est elle-même.

TUNDERLOFF, arrêtant Gotte.

Mademoiselle Gotte veut-elle bien s'arrêter un instant ?

GOTTE.

Je n'voyons pas qu'ça soit nécessaire.

TUNDERLOFF, fumant tranquillement.

Pardonnez-moi, absolument nécessaire, essentiellement nécessaire.

GOTTE.

Qu'il est donc drôle avec son nécessaire, lui !

(*Le Colonel et le Président se regardent mutuellement.*)

BOSSE.

Oui, la v'là, messieurs, la v'là, c'te manqueuse de parole, c'te...

GOTTE.

Je n'vous avons rien promis, M. Bosse.

BOSSE.

Non, c'n'est rien promettre à un genti' garçon comm' moi, qu' de r'cevoir ses bouquets, ses rubans, les nids d'marles qu'il va dénicher pour elle ! Allez, mam'selle, c'est indigne d'voute part. Ecoutez, écoutez c'que ces messieurs ont à vous dire là-dessus.

GOTTE.

Ah ! ben ! si c'est pour ça qu'vous amenez ces messieurs, bonsoir.

TUNDERLOFF, l'arrêtant par le bras.

Cela ne se peut pas, mademoiselle Gotte.

GOTTE, toute ébahie.

Tiens !

(*Nouveau coup d'œil entre le Colonel et le Président.*)

TUNDERLOFF, *à part.*

Elle est fièrement de mon goût, cette fille-là !

LE PRÉSIDENT, *au Colonel.*

Est-il possible que ce soit cette fille...

LE COLONEL, *au Président.*

Elle est jolie !

LE PRÉSIDENT, *avec humeur.*

Belle observation !

TUNDERLOFF, *aspirant fortement sa pipe.*

Oh ! oui, mon Colonel a raison. (*il lâche une bouffée de fumée qui fait détourner Gotte.*) Pardon, mademoiselle ! c'est que voyez-vous, il n'y a pas de feu sans fumée.

GOTTE.

Oh ! c'n'est rien : j'sis faite à ça.

TUNDERLOFF.

Vraiment ! (*à part.*) Faite à la fumée de tabac ! on n'est pas plus aimable.

LE PRÉSIDENT, *à Gotte.*

La fille, c'est donc toi qui as l'audace...

LE COLONEL, *au Président.*

Vous m'avez remis le soin de cette affaire : ainsi, laissez-moi parler.

GOTTE, *à part.*

Mais quequ'ça veut donc dire ?

LE COLONEL, *à Gotte lui prenant la main.*

Rassurez-vous, ma belle enfant, nous ne voulons point vous faire de mal. Allons, parlez franchement : vous avez un prétendu dans ce village ; c'est, dit-on un étranger, un jeune homme bien fait, qui a acheté ici une métairie.

GOTTE.

Eh ben, oui, après ? est-ce qu'il y a du mal à ça ?

LE COLONEL.

Aucun, ma belle.

BOSSE.

Ah ! j'dis, aucun ; y a toujours le mal de...

LE COLONEL, *à Bosse.*

Silence, toi.

GOTTE, *se retournant vers Bosse.*

C't'autre ! d'quoi i s'mêle !

LE COLONEL, *au Président qui veut parler.*

Doucement. (*à Gotte.*) Vous l'aimez sans doute beaucoup votre prétendu ?

GOTTE.

Oui-dà, monsieur.

BOSSE, *à part.*

La masque !

LE COLONEL.

Et lui, vous aime aussi beaucoup?

GOTTE.

Oui, monsieur.

LE COLONEL.

Tant pis.

GOTTE.

Tant pis? Ah! ben, faudrait p'tête que j'l'aimisse toute seule?

BOSSE.

J'li ai dit cent fois qu'c'est un mauvais sujet.

TUNDERLOFF, avec un geste menaçant.

Hé!

LE COLONEL.

Dites-moi, mon enfant, vous aurait-il...

BOSSE.

Oh! ça, je...

TUNDERLOFF, à Bosse.

Par la mort! te tairas-tu?

LE COLONEL, à Gotte.

Vous aurait-il réellement promis de vous épouser?

GOTTE.

Oui, oui, il m'a ben baillé sa parole d'm'épouser tout-à-fait.

LE COLONEL regarde son frère, puis revenant à Gotte.

Tenez, Gotte, ce jeune homme s'est moqué de vous, car il ne peut pas vous épouser.

BOSSE.

Il est déjà marié, j'en étais sûr.

LE PRÉSIDENT, avec colère.

Ecoute, la belle, si tu revois cet étranger, si tu t'avises de lui parler encore, une maison de force me répondra de toi.

BOSSE.

Une maison d'force! Ah! mais écoutez donc, j'ai aussi mon mot à dire à ça. C'est vrai que c'te fille a fait une faute en m'plantant là, pour écouter un garnement; mais n'fait pas...

LE PRÉSIDENT, furieux.

Un garnement! misérable; je ne sais qui me tient...

GOTTE, effrayée.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

BOSSE.

Une maison d'force! pardi, j'voudrions ben voir...

LE COLONEL.

Paix! paix! tout le monde!

TUNDERLOFF, *fortement à l'oreille de Bosse.*

Paix!

LE PRÉSIDENT.

Oui, la fille, je...

LE COLONEL, *bas au Président.*

Paix aussi, toi; que diable! (*à Gotte.*) Allons, allons, n'ayez pas peur; il n'y a peut-être pas grand mal à tout ceci; nous nous trompons peut-être. Nous sommes à la recherche d'un jeune homme qui s'est enfui de Dresde; et comme nous présumons qu'il doit s'être réfugié dans les environs de ce village...

BOSSE.

Ah! c'est p'tête c'tilà dont on a tant parlé, qui a, dit-on, volé la chambre des finances?

GOTTE, *avec joie.*

Ah! ben, c'n'est pas lui, mes bons messieurs; Charles n'a pas du tout la mine d'un voleur de chambre.

(*Nouveau coup d'œil du Colonel au Président.*)

BOSSE.

Et moi, j'sis sûr qu'c'est lui. Car il a acheté tout d'abord c'te métairie qu'il a payée comptant en bel et bon or, et j'sais qu'il en a beaucoup d'reste.

GOTTE.

Eh ben, quenqu'ça dit ça?

BOSSE.

C'est lui qu'a volé la chambre.

GOTTE.

Ça n'est pas vrai, obstiné. (*puis en pleurant.*) Ça n'est pas vrai, mes braves seigneurs.

LE COLONEL.

Laissons cela. Allez, retirez-vous, ma chère amie.

GOTTE, *se retirant sur la gauche, en pleurant.*

Non, non, c'n'est pas lui qu'a volé la chambre.

BOSSE, *suivant Gotte.*

Ah! ah! mam'selle, vous étiez si fiare d'voute monsieur Charles!

GOTTE, *se retournant avec colère.*

Voulez-vous ben n'pas v'nir d'mon côté!

BOSSE.

Eh! pardi, ça m'plaît d'aller par là.

GOTTE.

Oui? (*Le repoussant vigoureusement.*) Eh ben, ça m'plaît aussi, ça. (*Elle se sauve dans la coulisse.*)

BOSSE, *la suivant.*

Ah? mais, pas d'ces plaisanteries-là, mam'selle! j'n'aimons pas ça, entendez-vous. (*il achève cette phrase dans la coulisse.*)

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté BOSSE, GOTTE.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, mon frère, concevez-vous l'extravagance de votre cher neveu ?

LE COLONEL.

Cela me passe ! mais est-ce bien notre Charles ? je croirais presque... En vérité ! c'est qu'on n'a jamais rien vu de plus stupide que cette fille-là !

TUNDERLOFF.

Avouez cependant qu'elle est bien jolie, mon colone

LE COLONEL.

Voilà tout aussi !

TUNDERLOFF.

Pardonnez-moi, mon colonel ; j'ai remarqué encore qu'elle est bien faite, et je parie ma plus belle pipe qu'il n'y a pas un hussard au régiment...

LE COLONEL, *regardant vers la droite.*

Eh ! regarde donc, mon frère ! n'est-ce pas mon neveu que j'aperçois là-bas ?

LE PRÉSIDENT.

C'est lui-même ! quel accoutrement, bon dieu ! Il vient de ce côté.

TUNDERLOFF.

Justement, c'est le chemin de la forge du Grand Michel.

LE COLONEL.

Allons, plus de doute.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, il faut...

LE COLONEL.

T'en aller, mon frère. Je veux lui parler seul ; je sais mieux que toi comment on doit s'y prendre avec lui.

LE PRÉSIDENT.

Mais je serai présent ?

LE COLONEL.

Non, il t'échapperait quelque... Retourne à notre auberge, je t'en prie, je t'y rejoindrai bientôt. Il vient par là ; toi, prends ce sentier, pour ne pas le rencontrer.

LE PRÉSIDENT.

En effet, j'aurais peine à me contenir, je te laisse. (*à Tunderloff.*) Hussard, tu vas m'accompagner ; car je vois qu'il faudra...



LE COLONEL.

Promptement donc, le voici.

(*Le Président et Tunderloff sortent par la droite sur le devant, tandis que Charles entre du même côté dans le fond.*)

## SCÈNE V.

LE COLONEL, CHARLES.

LE COLONEL.

Eh ! te voilà donc, Charles ?

CHARLES, *avec saisissement.*

Mon oncle !

LE COLONEL.

Tu ne m'attendais pas ici, sans doute ?

CHARLES.

Wilhem vous avait aperçu, il me l'a dit ; mais je pensais que vous ne faisiez que passer, et que vous aviez déjà continué votre route.

LE COLONEL.

Et tu me laissais passer si je n'étais resté, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Mon oncle...

LE COLONEL.

Allons, que je t'embrasse, avant que je te gronde.  
(*Il l'embrasse.*)

CHARLES.

Vous saviez donc...

LE COLONEL.

Oui, ton père m'a montré ta belle épître. Eh quoi, Charles ? est-ce sous cet accoutrement que je devais te revoir ? il te va mal, mon ami.

CHARLES.

Non, mon oncle, sous cet habit rustique, je me trouve beaucoup plus à l'aise que sous un habit doré. Je ne troquerais pas maintenant cet humble costume contre la pourpre des rois.

LE COLONEL.

C'est fort beau, ce que tu dis là. Mais, mon cher Charles, regarde-moi, là, entre les deux yeux : est-ce bien sérieusement...

CHARLES.

Très sérieusement, mon oncle.

LE COLONEL.

Allons, tu te moques ; tu vas quitter ta ridicule mascarade et revenir avec moi chez ton père.

*La Fille de la Nature.*

CHARLES.

Non, mon oncle, je reste ici; et vous pouvez apprendre à nos sages de la cour, que vous avez vu un fou tellement amoureux de sa folie, et si fier du bandeau qui lui couvre les yeux, qu'il ne veut point souffrir qu'on le lui arrache.

LE COLONEL.

Phrase de roman! mots vides de sens que tout cela! Veux-tu donc, Charles, laisser évanouir les grandes espérances que ton pays avait fondées sur tes talens et tes lumières?

CHARLES.

De grandes espérances? Eh! qu'importe à mon pays que ce soit mon nom ou tout autre qu'il lise au bas des ordonnances du Prince?

LE COLONEL.

Mon neveu, il lui importe beaucoup, au contraire, qu'on grade important soit rempli par un homme honnête et éclairé, plutôt que par un sot et un fripon.

CHARLES.

Eh! que savez-vous si je vaudrais mieux qu'un autre? On paraît souvent sur la scène du monde avec les meilleures intentions et le plus sincère amour du bien et de la justice; mais bientôt les bonnes intentions s'altèrent, le tourbillon entraîne, on roule avec lui, et dans cette agitation perpétuelle la tête se perd, l'esprit voit mal, et le cœur finit par se corrompre.

LE COLONEL, *impatiente.*

Écoute, Charles, tu as raison, cent fois raison, et cependant tu n'as pas le sens commun. Apprends de moi que, fouler aux pieds les usages reçus et les convenances sociales, expose aux plus graves inconvéniens, et qu'il est toujours dangereux de s'écarter du sentier battu, parce que si l'on vient à s'embourber, personne n'est là pour vous tendre la main. Allons, mon ami, reviens à toi, et songe au chagrin que tu vas causer à ton père.

CHARLES.

Il en aurait moins, sans doute, s'il me voyait malheureux pour m'être soumis à ses volontés; si j'épousais, par exemple, cette femme titrée qui lui tient tant à cœur et que je déteste.

LE COLONEL.

Eh bien, mon ami, tu ne l'épouserai pas; je veux que ce soit un article du traité, j'en fais mon affaire; sois tranquille, ton père... (*à part.*) Ne lui disons pas qu'il est ici. (*Haut.*) Ainsi, tu vas m'accompagner, viens.

CHARLES.

Non, mon oncle.

LE COLONEL.

Quoi, Charles? est-il possible que ce soit une fille si peu...

CHARLES, *l'interrompant vivement.*

Mon oncle, je l'aime avec passion, et dès demain je l'épouse; c'est vous avertir de l'inutilité de toute observation à son sujet.

LE COLONEL.

Mais, mon ami, cette fille...

CHARLES, *avec feu.*

Est adorable! rien n'est égal à ses charmes, rien n'est au-dessus de son esprit et de son cœur! il règne entre la beauté de ses traits et les qualités de son âme une harmonie si parfaite, qu'on croit apercevoir ce beau idéal dont la nature sans doute a voulu réaliser ici le modèle enchanteur!

*(Le Colonel le regarde tout stupéfait.)*

Pourquoi donc, mon oncle, me considérer avec une affectation si particulière?

LE COLONEL.

*(A part.)* Allons, il est ensorcelé! *(Haut.)* Mon cher neveu, je ne sais vraiment que penser sur ton compte. Tout ceci est trop absurde pour être sérieux, et trop sérieux pour n'être qu'une plaisanterie. Encore un mot: tu veux donc absolument épouser cette fille?

CHARLES.

Dès demain, vous dis-je. Aujourd'hui même, s'il était possible.

LE COLONEL.

Et tu crois que nous le souffrirons?

CHARLES.

Auriez-vous le dessein d'employer la violence?

LE COLONEL.

Non pas moi. Mais je ne réponds pas que ton père... Je le laisserai faire, je t'en avertis; car c'est aussi pousser trop loin l'extravagance.

CHARLES.

Mon oncle, je n'ai plus qu'un mot à dire à mon tour: c'est qu'on ne gagnera rien, absolument rien à me persécuter. Si l'on emploie la violence, eh bien! mon père n'aura plus de fils, vous n'aurez plus de neveu: alors vous pourrez vous féliciter ensemble d'avoir obtenu cette belle victoire.

LE COLONEL.

Songez donc, Charles, que je serais le premier à te défendre, si l'objet de ton délire avait seulement le quart des qualités que tu lui trouves. Mais en vérité cette fille n'est qu'une...

CHARLES, *avec force.*

Mon oncle!

LE COLONEL, *avec colère.*

Eh! ventrebleu! je veux parler; de par tous les diables! je dirai toujours que ton prétendu prodige... Mais c'est inconcevable! ouvre donc les yeux, tête folle, et vois... (*à part.*) Taisons-nous; la colère me prend, je ne dirais plus que des sottises. (*Haut.*) Bonjour. (*Il va pour sortir.*)

CHARLES, *l'arrêtant.*

Mon oncle, vous me traitez bien cruellement!

LE COLONEL, *s'échappant.*

Va te promener! (*il fait quelques pas, revient et lui saisissant le bras :*) Je t'aime toujours, entends-tu? Mais morbleu... adieu. (*Il sort précipitamment.*)

## SCÈNE VI.

CHARLES.

Ah! dès que mon oncle connaîtra ma Louise, je suis persuadé... Mais allons voir si M. Léopold est de retour. Sa fille l'aura prévenu sans doute. Cependant je tremble... Il faut que mon sort se décide; entrons. (*Il va pour entrer et s'arrête à la porte qui est restée ouverte.*) Ciel! Louise!... Elle m'aperçoit! elle appelle son père... Les voilà qui viennent!... Tâchons de calmer mon agitation!

## SCÈNE VII.

LÉOPOLD, LOUISE, CHARLES.

LOUISE, *entrant la première et se retournant vers la maison.*

Oui, mon père, c'est M. Charles qui n'ose entrer! (*A Charles.*) Viens, mon ami, ne crains rien. (*A son père qui entre.*) N'est-ce pas, mon père, que tu veux bien l'entendre?

LÉOPOLD.

Que voulez-vous de moi, jeune homme?

CHARLES.

Je viens implorer vos bontés, je viens conjurer le père de Louise d'être aussi le mien.

LOUISE, *se jetant aux genoux de son père.*

Bénissez-nous, bénissez Charles, ô mon père!

LÉOPOLD.

Lève-toi, Louise; jeune homme, répondez-moi : êtes-vous ce que vous paraissez être?

CHARLES.

Non, M. Léopold.

LEOPOLD.

Tu l'entends, ma fille; il a pris un masque pour te tromper.

CHARLES.

Moi, tromper celle que j'aime plus que ma vie!

LOUISE.

Non, mon père, il ne veut pas me tromper.

LEOPOLD.

Pourquoi donc cache-t-il son état?

CHARLES.

Je ne le cache point, mais j'y renonce, si je ne puis, sans compromettre son repos et le vôtre, faire sortir ma Louise de la tranquille obscurité de son asile champêtre : oui, monsieur, je renonce sans peine aux jouissances de la vanité, pour savourer avec Louise et vous les délices d'une vie paisible au milieu de cette riante campagne.

LEOPOLD.

Vous êtes donc, monsieur, d'une noble famille? Je n'ai pas cet avantage.

CHARLES.

Vous voyez que je ne m'en informe pas.

LEOPOLD.

Je descends de parens vertueux et qui se sont toujours distingués dans les emplois honorables de la magistrature : voilà toute la gloire que je puis tirer de ma naissance.

CHARLES.

C'est plus qu'il n'en faut, monsieur, pour que je m'honore de vous appartenir.

LEOPOLD.

Je jouissais autrefois d'une assez grande fortune dont m'a dépourvu la plus noire injustice. Mais aujourd'hui...

CHARLES.

J'ai suffisamment de bien pour votre fille et pour vous. Ah! monsieur, daignez consentir à cette union; mon cœur brûlant d'amour et pénétré de respect, attend de la tendresse de votre fille et de votre bénédiction paternelle, le bonheur le plus grand auquel un mortel puisse prétendre!

LOUISE, *caressant son père.*

Je te le disais bien, mon père, que Charles n'était point un trompeur!

LEOPOLD.

Eh bien! monsieur, veuillez enfin me dire votre nom.

CHARLES.

Charles de Valborn.

LEOPOLD, *avec effroi.*

Valborn ! le fils...

CHARLES.

Du président de Valborn.

LEOPOLD.

Juste ciel ! vous ? le fils du président de Valborn ! (*saisissant le bras de sa fille.*) Ma fille, viens, suis-moi. Un Valborn ne peut être ton époux.

LOUISE, *alarmée.*

Mon père ! mais pourquoi donc...

LEOPOLD, *bas à Louise.*

Tu vois cet homme ? c'est à son père que je dois tous mes malheurs !

LOUISE, *se précipitant dans les bras de son père.*

Ciel !

CHARLES.

Par grace, expliquez-moi... (*il veut prendre la main de Louise.*)

LEOPOLD, *le repoussant.*

Laissez-nous, jeune homme. Fuis, fils de Valborn, ta présence... Charles, je te crois bon, généreux, sensible ; mais ton père... encore une fois, laissez-nous.

CHARLES.

Mon nom vous est en horreur et vous ne voulez point m'en apprendre la cause ? Ah ! parlez, je vous en conjure.

LEOPOLD.

Je me nomme Lindorf. Me connaissiez-vous, maintenant ?

CHARLES.

Ce nom a quelquefois été prononcé devant moi.

LEOPOLD.

Par votre père ?

CHARLES.

Non.

LEOPOLD.

Je le crois.

CHARLES.

Poursuivez.

LEOPOLD.

Vous le voulez ? écoutez-moi. La comtesse d'Olbein m'avait intenté un procès injuste. Mon droit était certain ; mais la comtesse était belle, votre père en était épris, et ma ruine fut décidée.

CHARLES.

Que me dites-vous ? mais êtes-vous certain que mon père ne s'est point trompé lui-même sur la justice de votre cause ?

LEOPOLD.

Oui, monsieur ; j'en ai acquis la conviction par diverses circonstances de la procédure dont je ne vous ferai point le détail. Je sais même que M. de Valborn a tremblé longtemps que je ne me prévalusse de la connaissance de certains faits... Mais il me connaissait mal. Une vengeance inutile et qui n'aurait rien réparé n'a jamais été dans mon caractère.

CHARLES.

Grand Dieu ! que m'avez-vous appris ?

LEOPOLD.

J'eus aussi le malheur à cette époque de perdre mon épouse, la mère de ma Louise. Dévoré par le chagrin, détestant les hommes et leur iniquité, je cherchai cette retraite ignorée, pour m'y livrer tout entier à l'éducation de ma fille, unique objet qui m'attache encore à la vie.

LOUISE.

O mon père !

LEOPOLD.

Tu le vois, ma fille ; ce jeune homme ne peut être ton époux ; qu'il s'éloigne.

CHARLES.

Quoi ! respectable infortuné, c'est ainsi que vous voulez vous venger ? mais sur qui tombent vos coups ? si j'étais votre seule victime, je n'insisterais pas. Je me nomme Valborn et ce nom doit vous être odieux. Mais jetez les yeux sur cette aimable et innocente fille, votre seule consolation ; son cœur n'est-il pas déchiré comme le mien ? vous le voyez, ses larmes coulent et vous n'en seriez pas touché ?

LOUISE.

O mon père ! Charles est innocent, je ne suis point coupable ; pourquoi nous punir tous les deux pour le crime d'un autre ? pourquoi vous punir vous-même ? oui, vous-même, mon père ; car votre Louise serait bien malheureuse !

LEOPOLD, serrant sa fille dans ses bras.

Toi, malheureuse, ma fille ! et ce serait moi... Charles, que ne puis-je t'appeler mon fils !

LOUISE et CHARLES, ensemble.

Ah ! mon père !

LEOPOLD.

Mais, Charles, croyez-vous pouvoir obtenir le consentement de votre père ?

CHARLES.

Je ne lui dirai point que vous m'avez instruit de ses torts

envers vous. Il ne faut pas qu'un père ait à rougir devant son fils. Mais à défaut de son consentement, je puis vous répondre de mon pardon, dussé-je, pour l'obtenir, le rompre enfin ce silence, qu'il est de mon devoir de garder. Ah! de grace, consentez à mon bonheur, à celui de votre fille!

LOUISE, *suppliante.*

Mon père!

LÉOPOLD.

Charles, vous me permettez d'y réfléchir plus à loisir. Revenons, ma fille.

CHARLES, *d'un air affligé.*

Quoi? monsieur...

LÉOPOLD, *lui serrant la main.*

Nous nous reverrons, je l'espère.

LOUISE, *à Charles.*

Entends-tu, Charles? mon père dit que nous nous reverrons bientôt.

CHARLES, *lui baisant la main.*

Adorable amie! (*Léopold et Louise, rentrent dans la maison.*)

## SCENE VIII.

CHARLES, WILHEM.

WILHEM, *accourant.*

Ah! monsieur, je vous trouve à propos. M. votre père... il vient, nous sommes perdus.

CHARLES.

Mon père est ici?

WILHEM.

Oui, monsieur. (*Regardant vers la droite.*) Eh! tenez, le voilà là-bas qui vient de ce côté.

CHARLES.

Je tremble qu'on ne lui ait dit que c'est là la demeure de ma Louise. Ciel! s'il voyait M. Lindorf... allons plutôt à sa rencontre.

WILHEM.

N'en faites rien, monsieur. Il est accompagné de gens qui n'ont pas du tout bonne mine. Si vous m'en croyez...

CHARLES.

N'importe! allons.

WILHEM, *à part.*

Gare l'orage!



## SCENE IX.

LE PRÉSIDENT, CHARLES, WILHEM.

*(Charles qui va pour sortir, rencontre son père dans le fond.)*

CHARLES.

Mon père !

LE PRÉSIDENT, *se retournant vers la coulisse,*Restez là. *(A Charles.)* Charles, est-ce encore mon fils que je vois ?

CHARLES.

Me feriez-vous l'injure d'en douter, mon père ? Ah ! je vous prie de croire !..

LE PRÉSIDENT.

Les actions parlent et non de vaines protestations. Mon cher fils, mon unique espérance, ne renverse pas en un instant l'édifice de bonheur que depuis vingt ans ma sollicitude paternelle a pris soin d'élever pour toi ! Mon fils, mon seul ami, ne compromets pas l'illustration de notre famille, ne désole point ma vieillesse ; quitte ces lieux et reviens avec moi.

CHARLES.

Mon père, votre douleur, vos tendres instances me déchirent le cœur ! je voudrais... *(avec fermeté)* mais je ne puis vous suivre.

LE PRÉSIDENT.

Etrange aveuglement ! eh quoi ? tu résistes à mes prières, à mes larmes ? Ne me réduits point à de cruelles extrémités. Rentre en toi-même, mon cher Charles, mon fils !

CHARLES, *avec agitation.*

Ah ! mon père, laissez-moi. Si vous saviez... Mais je dois garder un respectueux silence !

LE PRÉSIDENT.

Pour la dernière fois, Charles, je t'ordonne de me suivre.

CHARLES.

Je ne le puis, ni ne le dois.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, je te le commande au nom de ton souverain.

CHARLES.

Qu'entends-je ?

LE PRÉSIDENT, *allant dans le fond et se tournant vers la coulisse.*

Approchez.

*La Fille de la Nature.*

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, TUNDERLOFF et quelques Hussards.  
(*Tunderloff tient un parchemin.*)

CHARLES.

Mon père, qu'est-ce que cela veut dire ?

LE PRÉSIDENT.

Ces hussards ont l'ordre de t'arrêter. M'obéiras-tu maintenant ?

CHARLES, avec fermeté.

Non.

LE PRÉSIDENT, aux Hussards.

Saisissez-le et qu'on le mène à mon hôtel, où tout est préparé pour le recevoir.

CHARLES.

Un moment. Si mon oncle est encore ici, qu'on me conduise auprès de lui.

LE PRÉSIDENT.

J'y consens. Mais ne te flatte pas d'y rien gagner ; son indignation est égale à la mienne.

CHARLES.

Cette violence doit avoir un terme, vous n'en doutez pas, mon père.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que nous verrons. (*Tirant Tunderloff à part.*)  
Vous savez que cet ordre en renferme un autre...

TUNDERLOFF.

Oui, M. le président. Je n'ai garde de l'oublier, celui-là.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, ne perdez pas de temps. (*Il sort.*)

TUNDERLOFF, aux Hussards.

Que quatre hommes restent. Allez, vous autres.  
(*On emmène Charles, et Wilhem le suit.*)

## SCÈNE XI.

TUNDERLOFF et quatre Hussards.

TUNDERLOFF.

Allons maintenant former le blocus de la forge. Ce n'est point un bastion qu'il s'agit d'enlever, c'est une fille. (*regardant l'ordre.*) « Ordonnons d'arrêter également la

filles qui est la cause... *et cætera.* » C'est Gotte; rien n'est plus clair. Nous sommes en règle. (*Aux Hussards.*) En avant! marche. (*Ils vont pour sortir, mais Tunderloff s'arrête aussitôt et crie.*) Halte! justement la voici. (*Ils se rangent dans le fond.*)

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GOTTE, BOSSE.

BOSSE, *entrant par la droite, à Gotte qui entre par la gauche.*

Ah! ah! mam'selle Gotte, voute amoureux tourtereau vient d'êt' pris; à la parfin! comme i va joliment roucouler dans sa cage! hein? Quand j'vous l'disais, qu'c'était c'tilà qu'avait volé la chambre?

GOTTE.

Qu'est-ce qu'i' vient m'conter donc, lui? c'est-i' possible, ça?...

TUNDERLOFF, *qui s'est approché doucement.*

Mademoiselle, vous vous nommez Gotte, la fille du grand Michel, n'est-ce pas?

GOTTE, *tremblante.*

Oui.

TUNDERLOFF.

Vous êtes la maîtresse de Charles de Valborn, fils du président de Valborn et neveu de mon colonel?

GOTTE.

Bah! Charles s'rait... Ma fine, je n'savions pas qu'c'était un si gros monsieur.

BOSSE.

Là! voyez donc! il y faut des présidents et des colonels, à mam'selle Gotte!

TUNDERLOFF.

Puisqu'il est ainsi, ma belle enfant, c'est vous qu'il faut que j'enlève.

GOTTE.

M'enlever? Ah! ben, ça s'rait drôle!

TUNDERLOFF.

Je ne dis pas le contraire. Venez, ma belle.

(*Il la prend par le bras.*)GOTTE, *criant.*

Voulez-vous ben m'laisser aller?

TUNDERLOFF.

Il faut que je vous enlève où que je vous emporte, l'un

des deux ; voilà mon ordre. Vous allez venir à l'auberge de Bosse.

BOSSE, à part.

Ah ! j'vois c'que c'est ! (*Bas à Tunderloff.*) C'n'est qu'pour li faire peur, n'est-ce pas ? drès qu'alle aura r'noncé à Charles...

TUNDERLOFF, à Bosse.

Je le croirais assez.

BOSSE, haut.

Oui, oui, ça s'ra ben fait.

GOTTE.

Je n'veux pas qu'on m'enlève, moi !

TUNDERLOFF.

Eh bien, prenez mon bras et nous aurons l'air de nous promener.

GOTTE, se débattant.

Je n'veux pas d'air ni d'promenade, entendez-vous ? j'veux m'en aller, encore une fois ; j'veux...

TUNDERLOFF, d'une voix forte, à son oreille.

Silence ! (*Gotte le regarde avec effroi, puis il dit d'un ton plus doux :*) Allons, promenons-nous tranquillement.

GOTTE, pleurant et se laissant conduire.

O mon Dieu ! mon Dieu ! quequ'ça veut dire ?

TUNDERLOFF, conduisant Gotte et la regardant de côté.

Vous me plaisez beaucoup, mademoiselle Gotte.

(*Il Femmène ; les hussards les suivent.*)

BOSSE, les regardant aller.

Bon ! bon ! faut li apprendre à chercher d's'épouseux d'un aut' acabit que l'sien. Enlevez, enlevez, messieurs, all' l'a ben mérité ! (*A part, avec joie.*) De c't'affaire-là, j'pense qu'all' me r'viendra. (*Il suit les autres.*)

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

*Le théâtre représente une salle de l'auberge de Bosse. Il y a plusieurs portes.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### LE PRÉSIDENT, LE COLONEL.

LE PRÉSIDENT, *avec humeur.*

Oui, je ferai renfermer cette fille.

LE COLONEL.

Doucement, président ; il faudrait d'abord qu'elle l'eût mérité.

LE PRÉSIDENT.

N'est-ce rien pour une fille comme elle que de séduire un jeune homme d'une naissance illustre ?

LE COLONEL.

Tu me fais rire avec ta séduction ! Comment ! après avoir vu cette fille, peux-tu... Ah ! parbleu, si elle a séduit Charles, c'est bien sans artifice ! et c'est pour cela que tu voudrais... Tiens, mon frère, je fais comme toi grand cas d'un sang noble et sans tache ; mais je te le dis sincèrement, j'aimerais cent fois mieux voir entrer une paysanne dans ma famille que d'enfermer une fille innocente dans une maison de force.

LE PRÉSIDENT.

En ce cas, mon sage et prudent colonel va me dire sans doute quel parti nous allons prendre avec Charles.

LE COLONEL.

Nous lui parlerons de nouveau. Nous lui dirons : Mon ami Charles, songe donc... mais tu m'entendras et tu verras qu'il sera forcé de nous céder la victoire.

LE PRÉSIDENT.

J'ai trop lieu d'en douter.

LE COLONEL, *regardant vers la coulisse.*

Ah ! voici Tunderloff. Je l'avais envoyé auprès de mon neveu. Que va-t-il nous dire ?

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , TUNDERLOFF.

LE COLONEL.

Eh ! bien, Tunderloff ?

TUNDERLOFF.

Comme vous me l'aviez ordonné, mon colonel, je suis allé dans la chambre où l'on a mis M. Charles, pour m'informer s'il n'avait besoin de rien.

LE COLONEL.

Que t'a-t-il dit ?

TUNDERLOFF.

Il a été fort bref avec moi ; mais en revanche il causait beaucoup avec lui-même. Monsieur, lui dis-je, n'a-t-il besoin de rien ? — Non. — C'est de la part de son cher oncle que... — Qu'il aille au... comme c'est entre ses dents qu'il a fini sa phrase, je ne sais pas précisément où il vous envoyait, mon colonel.

LE COLONEL, *souriant*.

Bon, bon ! fort bien. C'est aussi là que j'envoie tous ceux qui me contrarient. Il a bien fait ; achève.

TUNDERLOFF.

Alors il s'est mis à marcher à grands pas. Comme il ne me disait pas de sortir, je restais là tranquillement à le regarder. Je le voyais lever les yeux au ciel. « O mon père ! » s'écriait-il parfois. Puis il marchait. — « Non, je garderai le silence ! » Puis il s'arrêtait. — « Mais si l'on m'y force, je parlerai. » Alors il marchait plus vite.

LE COLONEL, *au Président*.

Que voulait-il dire par là ?

TUNDERLOFF.

Mais n'ai-je pas eu la maladresse ou plutôt la bêtise de lâcher un mot... Ah ! mon colonel, je me serais volontiers coupé la langue, aussitôt que ce mot m'eût échappé ! il s'était assis et paraissait tranquille, quand je l'entendis qui disait : « Si mon père connaissait celle que j'aimé... » — Monsieur, ens-je le malheur de lui dire, certainement cette fille est jolie ; mais ils disent tous qu'elle est bien. Je ne sais pas si le mot *sotte* était achevé, mais l'effet d'une mèche qui touche à l'amorce n'est pas plus prompt ni plus terrible : Misérable ! s'écrie-t-il, en même temps qu'il me serre la gorge à m'étouffer, sors d'ici ! — Je suis sorti, mon colonel.

LE COLONEL, *riant*.

Ah ! ah ! quoi ? c'est Tunderloff qui s'est bravement laissé saisir ainsi à la gorge ?

TUNDERLOFF.

C'était votre neveu, mon colonel.

LE COLONEL.

Bien, bien. Je t'en sais gré.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, mon frère, croyez-vous encore à l'efficacité de vos exhortations sur l'esprit de cet extravagant ?

LE COLONEL, *réfléchissant*.

Attendez. Il me vient une idée. Cette fille est si maise, qu'on pourrait peut-être...

LE PRÉSIDENT.

Expliquez-vous.

LE COLONEL.

Serait-il si difficile de la rendre infidèle à Charles ?

LE PRÉSIDENT.

Fort bien, mon frère ! faisons-la consentir à en épouser un autre, et Charles ouvrira les yeux.

LE COLONEL.

Mais il faut le trouver cet autre. Eh ! parbleu... Tunderloff, la fille est à ton gré, n'est-ce pas ?

TUNDERLOFF.

Extrêmement, mon colonel.

LE COLONEL.

Eh bien, elle est à toi, si elle y consent.

TUNDERLOFF, *joyeux mais toujours tranquille*.

Quoi ? mon colonel ! eh ! eh ! eh ! l'excellente idée qui vous est venue là ! Ah ! mademoiselle Gotte ! comme je... mais j'y réfléchis ; non, cela n'est pas possible, choisissez-en quelque autre.

LE COLONEL.

Allons, décide-toi. En faveur de ce mariage, je te fais maréchal des logis.

TUNDERLOFF.

Non, mon colonel, j'aimerais mieux rester brigadier toute ma vie.

LE COLONEL.

Je ne te comprends pas !

TUNDERLOFF.

Comment ? quand pour une malheureuse parole, au sujet de cette fille, votre neveu a failli m'étouffer, peste ! il m'étranglerait tout-à-fait, si je m'avisais... non, non, et tenez, voilà mon amour qui vient de se passer.

LE COLONEL.

Eh ! j'y songe ! Bosse, le fils de notre hôte, qui nous a

dit qu'il était son amoureux, avant l'arrivée de Charles, ce grand nigaud-là est justement notre affaire. Va, Tunderloff, va chercher Bosse et tu nous amèneras aussi la fille.

TUNDERLOFF.

Oui, mon colonel. (*Il sort.*)

### SCÈNE III.

#### LE PRÉSIDENT, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Ah ça, mon frère, il est bien entendu que cette fille se déterminera librement et sans la moindre contrainte.

LE PRÉSIDENT.

Et pourquoi ne pourrait-on pas jusqu'à certain point...

LE COLONEL, *vivement.*

Pourquoi? parce que tu n'es pas son père; parce que tu n'as aucun droit sur elle. Pourquoi? vous verrez qu'il faudra qu'un hussard apprenne à M. le président les lois de son pays! (*Regardant vers la coulisse.*) Mais les voilà déjà. (*Au Président.*) Toi, pour ne pas embrouiller ma négociation, fais-moi le plaisir de passer dans cette salle.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. (*Il entre dans une salle à gauche.*)

### SCÈNE IV.

#### LE COLONEL, GOTTE, TUNDERLOFF, BOSSE.

LE COLONEL, *à Gotte, qui entre en pleurant.*

Approchez, ma belle. Ne pleurez point; il dépend de vous d'être libre à l'instant.

GOTTE.

Qu'faut i faire pour ça, mon bon seigneur? dites bien vite, j'ferai tout c'que vous voudrez.

LE COLONEL.

Nous ne voulons rien que de raisonnable. Vous sentez bien que vous ne pouvez pas épouser Charles, qui est mon neveu et fils de M. le président que vous avez vu?

GOTTE.

Pis qu'c'est ainsi, j'n'y pensons plus, monseigneur.

LE COLONEL.

Cependant vous aimez le jeune homme?

GOTTE.

Oh! c'est égal! j'l'aurons bentôt oublié, j'vous l'promettons.



LE COLONEL.

Fort bien. Mais écoutez: pour nous rassurer sur vos bonnes intentions, il vous faudrait en épouser un autre sur-le-champ.

GOTTE.

Oh! mon Dieu, tout d'suite, je l'veux ben.

BOSSE, *à part, se frottant les mains.*

Bon! bon! y aura queuqu'chose pour moi, ici!

LE COLONEL, *à part.*

Peste! la négociation va grand train. (*à Gotte.*) Eh bien, voilà Bosse; c'est un honnête garçon qui vous aime et qui vous convient.

GOTTE, *d'un petit air mécontent,*

Bosse!

BOSSE.

Ah! M. l'colonel, que d'obligation! (*à lui-même.*) C'est singulier! comme ces messieurs ont pris mon affaire à cœur! (*à Gotte.*) V'là donc qu'est décidé, mam'selle Gotte, vous s'rez ma p'tite femme.

GOTTE.

Je n'veux pas; va-t-en.

BOSSE.

Ah! ça, mam'selle, faut pourtant ben... (*au colonel.*) Parlez donc pour moi, M. l'colonel.

LE COLONEL.

Pourquoi refuser Bosse? il me paraît si bonne personne!

GOTTE.

Lui? ah! vous ne l'connaissez pas. C'est ben l'plus obstiné... T'nez, j'aimerais mieux épouser... (*Montrant Tunderloff.*) lui, avec ses vilaines moustaches.

TUNDERLOFF.

Doucement, mademoiselle; ce que vous dites là est très flatteur pour moi, certainement; mais je ne veux pas m'exposer une seconde fois... je vous remercie, mademoiselle.

GOTTE.

Eh mais, je n'veux pas d'vous non plus; tiens!

LE COLONEL.

La fille, tu épouseras Bosse aujourd'hui, ou ma foi...

BOSSE.

V'là bien parler ça!

GOTTE, *tremblante.*

Eh ben, oui, monseigneur, j'épouserai Bosse.

BOSSE, *sautant de joie.*

Ah! que j'suis content!

LE COLONEL.

Un moment, cependant. Nous ne voulons point vous con-

*La Fille de la Nature.*

traindre, ma belle enfant. Bosse est certainement un gentil garçon; mais s'il ne vous plaît pas...

GOTTE.

Oh! pas du tout! mais c'est égal : j'l'épouserai pisqu'vous l'voulez.

LE COLONEL.

Non. Il faut que vous le vouliez aussi. Dites-moi, ne connaissez-vous pas quelque autre jeune homme qui vous plairait davantage?

GOTTE.

Si fait dà! y a Simon, y a Thomas, y a...

BOSSE, *désolé.*

Allons, all' va nommer tous les garçons du village!

GOTTE.

Par exemple, y a c't'autre que j'croyais l'camarade de M. Charles et qu'on dit qui n'est qu'son domestique; eli ben, quoiqu'in'm'ait jamais dit une parole, i m'plairait ben, c'ti là.

LE COLONEL, *à part.*

A merveille! (*à Tunderloff.*) Tunderloff, va nous chercher le valet de mon neveu. (*Tunderloff sort.*)

## SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, LE COLONEL, BOSSE, GOTTE.

LE COLONEL, *appelant le président.*

Mon frère, tu peux rentrer, notre épouseur est trouvé, c'est le valet de Charles.

LE PRÉSIDENT.

Vous me comblez de joie!

BOSSE.

Pardi, M. l'colonel, c'est un ben mauvais tour que vous m'jouez là, toujours! tandis que c'te fille avait déjà consenti que j'soyons...

LE COLONEL.

Tu le seras avec une autre; laisse-nous tranquilles. (*au président.*) J'espère que ce garçon ne fera pas de difficultés?

LE PRÉSIDENT.

J'emploierai, pour l'y déterminer, un moyen que vous approuverez vous-même.

LE COLONEL.

A la bonne heure.

LE PRÉSIDENT, *à Gotte.*

Quoi qu'il en soit, la fille, ne t'avise plus de regarder Charles en face : il t'en coûterait cher, je t'en préviens.

GOTTE.

Oh ! je n'pense plus à lui du tout, du tout !

LE COLONEL, voyant entrer Wilhem.

Ah ! voilà...

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, WILHEM, TUNDERLOFF.

BOSSE, à part.

Tiens ! on li dit d'aller chercher l'valet, il amène le maître !

GOTTE, à part.

O mon Dieu ! c'est Charles ! n'le r'gardons pas.

LE PRÉSIDENT, à Wilhem.

Tu sais sans doute, toi, ce que tu as mérité ?

WILHEM.

Non, en vérité, M. le président.

LE PRÉSIDENT.

N'importe, je n'ai qu'un mot à te dire : Ou cette fille avec une dot de mille écus, ou la prison.

WILHEM.

Permettez, M. le président.. je crois n'avoir pas bien entendu. Cette fille, dites-vous, avec mille écus de dot...

LE PRÉSIDENT.

Ou la prison ; choisis.

LE COLONEL, à Wilhem.

Est-ce que tu balances ?

WILHEM, tout troublé.

Quoi ? l'on parle sérieusement ? Non-seulement la fille, mais encore mille écus avec elle ?

LE PRÉSIDENT.

Le mariage fait, ils te seront comptés.

WILHEM, à part.

N'est-ce point un rêve !

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ?

WILHEM.

C'est fort bien, M. le président, mais...

LE PRÉSIDENT.

Point de mais... la fille ou la prison.

WILHEM.

Ne parlez donc pas de prison, M. le président ; c'est la fille que je veux.

LE PRÉSIDENT.

A la bonne heure.

WILHEM, *à part.*

C'est pourtant bien singulier !

BOSSE, *bas à Gotte.*

Prends-y garde, Gotte : c'est une épreuve.

LE COLONEL, *à Wilhem.*

Tu consens donc ?

WILHEM.

Oui, M. le colonel, et de grand cœur, je vous assure. Ces mille écus-là ne gâteront rien à l'affaire; mais je n'en avais pas besoin pour épouser cette charmante fille, (à Gotte.) Allons, mon aimable fiancée, embrassons-nous.

GOTTE, *s'arrachant de ses bras, et se sauvant d'un autre côté.*

Laissez-moi, monsieur !

WILHEM.

Quel est donc ce caprice, ma chère Gotte ?

LE PRÉSIDENT.

Jeune fille, que signifie...

GOTTE, *se jetant à ses genoux.*

Monseigneur, j'vous jure que je n'pensons plus à voute fils. J'épouserai Bosse, monseigneur, j'épouserai Bosse.

WILHEM, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc ?

LE COLONEL.

N'avez-vous pas dit que celui-ci vous plaisait mieux que Bosse ?

GOTTE.

Sans doute qu'i m'plait mieux.

LE COLONEL.

Eh bien, prenez-le donc, puisqu'on vous l'offre.

GOTTE.

Quoi ! tout d'bon ?

LE PRÉSIDENT.

Allons, finissons.

GOTTE, *riant naïvement.*

Eh !... eh !... vous l'voulez ? eh ben, moi aussi. Au moins ça n's'ra pas ma faute, si vous en êtes fâchés.

LE PRÉSIDENT, *au colonel.*

Nous l'emportons enfin !

LE COLONEL.

Nous voilà maîtres des dehors, attaquons maintenant le corps de la place.

LE PRÉSIDENT, *à Tunderloff.*

Qu'on aille chercher mon fils. (*Tunderloff sort.*)

BOSSE, *à part.*

Morguienne ! faut qu'j'aye ben du guignon !

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté TUNDERLOFF.

WILHEM, *à Gotte, tandis que les deux frères causent dans le fond.*

Mais, dis-moi donc, Gotte, quelles diables de façons tu faisais tout à l'heure ? est-ce que tu ne m'aimes pas toujours ?

GOTTE.

Si fait, si fait. Mais c'est que, vois-tu, c'monsieur m'avait d'abord fait si peur ! mais, ma fine, pisqu'il a changé d'avis, j'sis ben contente !

WILHEM.

Changé d'avis !.... que je meure si je....

LE COLONEL.

Voilà mon neveu. (*à Wilhem et à Gotte, montrant une porte à droite.*) Mes enfans, passez dans cette salle, et quand je vous appellerai, revenez avec l'air d'être aussi bien d'accord que vous me le paraissez en ce moment.

WILHEM, *la prenant sous le bras.*

Allons, viens, ma chère Gotte.

BOSSE, *les suivant.*

Ah ! mais, j'y va aussi ; moi, j'y va aussi. (*Ils sortent.*)

## SCENE VIII.

LE PRÉSIDENT, LE COLONEL, CHARLES,  
TUNDERLOFF.

CHARLES.

Si l'on m'a fait appeler pour m'offrir des conditions à la liberté qu'on m'a ravie injustement, je déclare que je ne puis en accepter aucune qui soit contraire à mon inébranlable résolution.

LE COLONEL.

Calme-toi, Charles ; et dis-nous d'abord si ta belle mérite en effet de ta part un tel excès d'attachement ?

CHARLES.

Si elle le mérite ! mon oncle ; je l'aime, parce qu'elle a mille qualités qui la rendent aimable, parce qu'elle a toute

la pureté d'une fille de la nature ; je l'aime , parce que j'en suis aimé ; je lui serai fidèle , parce que je suis certain de sa fidélité.

LE PRÉSIDENT.

Fort bien. Mais si tu te trompais , si elle ne t'aimait point , si elle n'était point fidèle ?

CHARLES.

J'épouserais plutôt alors la dernière..... Mais pourquoi cette odieuse supposition ?

LE COLONEL.

C'est que précisément , mon cher , ce n'en est point une.

CHARLES.

Au nom du ciel , expliquez-vous !

LE COLONEL.

Eh bien , apprends donc que cette fille a consenti , et cela sans contrainte , à épouser Wilhem , ton valet.

CHARLES.

Mon valet ? — Cela ne se peut pas. Mais ce qui m'étonne en ce moment , mon oncle , c'est de voir que , pour concourir au plan de persécution dirigé contre moi , vous démentiez aujourd'hui ce caractère de franchise qui vous a toujours distingué.

LE COLONEL. *vivement.*

Eh ! corbleu ! je ne démens rien du tout. (*courant à la porte à gauche*) Viens , Wilhem , et vous aussi , ma belle enfant. Venez montrer à cet entêté que ma réputation de franchise n'a jamais reçu la moindre atteinte.

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS , WILHEM , GOTTE , BOSSE.

WILHEM , à Charles, lui présentant Gotte.

Mon maître , voilà celle que j'épouse.

(*Charles reste étonné.*)

LE COLONEL avec un air de triomphe.

Ah ! ah ! j'en imposais peut-être ?

CHARLES , à Wilhem.

Quoi ? c'est là.....

WILHEM.

Eh oui , vraiment. Monsieur votre père le veut , et quoi que je le voulusse avant lui , il m'a donné l'alternative d'épouser avec une dot de mille écus ou d'aller en prison. J'ai cédé à cette douce violence.

LE PRÉSIDENT.

Que veut dire ceci ?

CHARLES.

Allons, sois heureux, Wilhem. Mais je ne comprends pas.....

LE COLONEL.

Comment, Charles ? tu n'es pas furieux ? tu cèdes-ainsi ta maîtresse ?

CHARLES.

Mon oncle, je ne cède rien à Wilhem. Cette fille n'est point celle que j'aime.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je ?

LE COLONEL.

En voici bien d'un autre ! oh ! oh ! ceci change la thèse. (à Wilhem et à Gotte.) Laissez-nous.

WILHEM, au président.

M. le président, la dot tient-elle toujours ?

LE PRÉSIDENT, avec humeur.

Je te conseille de m'en reparler ! va-t-en.

WILHEM, au colonel.

Vous avez été témoin, M. le colonel.

LE COLONEL.

Oui, oui, il paiera les mille écus. J'en fais mon affaire ; sors. (Wilhem et Gotte s'en vont. Bosse les suit.)

TUNDERLOFF, à part, sortant aussi.

Mille bombes ! si j'avais su cela, moi !

## SCÈNE X.

LE PRÉSIDENT, LE COLONEL, CHARLES.

LE COLONEL.

Je vois fort bien, mon cher président, que nous avons fait une fausse manœuvre, mais le diable m'emporte si je conçois.. Quoi, Charles ? ce n'est pas là...

CHARLES.

Non, mon oncle ; qui donc a pu vous induire en erreur ?

LE COLONEL.

C'est Bosse d'abord, ensuite elle-même qui nous ont dit que Charles était son amoureux.

CHARLES.

Charles ? je vois maintenant d'ou vient ce quiproquo. Wilhem se nomme Charles aussi, et cette fille ne l'appelle jamais autrement.

LE COLONEL, riant.

Ah ! ah ! ah ! la méprise est impayable ! ah ! ah ! ah !

LE PRÉSIDENT.

Colonel, je ne vois rien là de plaisant.

LE COLONEL, *riant plus fort.*

Impayable, vous dis-je! ah! ah! ah!

LE PRÉSIDENT.

Charles, quel est donc l'objet de ton amour?

CHARLES.

Son nom est Louise. Elle est fille d'un homme honnête et d'un état au-dessus de la classe commune.

LE PRÉSIDENT

Sort-elle d'un sang noble?

CHARLES.

Non, mon père.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! n'espère pas davantage que je...

LE COLONEL, *riant par réflexion.*

Eh! nous avons pu croire bonnement que cette sotte fille... ah! ah! ah!

LE PRÉSIDENT.

Eh! colonel, votre belle humeur est bien ici de saison!

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, BOSSE, LOUISE.

BOSSE, *introduisant Louise.*

Messieurs, v'là une jeune fille qui veut absolument vous parler.

CHARLES.

Ciel! c'est ma Louise!

LE COLONEL.

Ah! voyons.

LOUISE, *au président.*

Est-ce vous, monsieur, qui êtes le père de M. Charles?

LE PRÉSIDENT.

Oui, mademoiselle.

LOUISE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! Monsieur, je vous en conjure, ne faites pas de peine à M. Charles, à cause de moi. Je l'aime de toute mon ame, mais plutôt qu'il souffre le moindre désagrément, j'aime mieux renoncer à lui. Je viens le dégager de sa parole; j'en mourrai peut-être; mais n'importe! rendez-lui votre tendresse et la liberté.

LE COLONEL.

A la bonne heure! passe pour celle-là!



CHARLES.

Que faites-vous, ma chère Louise! je n'accepte pas votre sacrifice. (*au président.*) Mon père, voilà celle que j'aime, celle que je veux, que je dois épouser; y consentez-vous?

LE COLONEL, *vivement.*

Oni.

LE PRÉSIDENT.

Non. Non, je n'y consentirai jamais.

CHARLES.

Vous y consentirez, mon père, quand je vous aurai fait part des choses importantes que j'ai à vous communiquer. Vous m'y forcez, je parlerai.

LE PRÉSIDENT.

Que veux-tu dire?

LE COLONEL.

Parle, mon ami; nous sommes prêts à t'entendre.

CHARLES.

Mon oncle, pardonnez... Cet entretien ne doit avoir lieu qu'entre mon père et moi.

LE COLONEL.

Quoi? je ne puis... eh bien, comme tu voudras. (*à Louise*) Sortons, ma belle amie, et laissons-les ensemble. J'espère que cela s'arrangera.

LOUISE, *d'un air caressant.*

Ah! monsieur, que de bonté...

LE COLONEL.

Je vous entends, friponne! (*à son frère, lui montrant Louise qu'il tient par la main.*) Président, je te préviens que je raffole déjà de cette aimable enfant. Au revoir.

LOUISE, *à Charles, les larmes aux yeux.*

Charles, vous reverrai-je encore?

CHARLES.

N'en doute pas, ma Louise, je suis à toi pour la vie!

*(Il lui baise la main.)*LE COLONEL, *serrant la main de Charles.*

Mon compliment, Charles. (*à Louise.*) Venez, venez, ma petite amie. *(Ils sortent.)*

## SCÈNE XII.

LE PRÉSIDENT, CHARLES.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, Charles, quel est donc ce secret important?

CHARLES.

Mon père, je voudrais ne point devoir à sa révélation la  
*La Fille de la Nature.*

grace que j'implore de vous. Je voudrais obtenir de votre seule tendresse... Ah ! mon père, pourriez-vous encore goûter une vraie félicité sur la terre, si le sacrifice que vous exigez de moi coûtait à votre fils tout le bonheur et tout le repos de sa vie ?

LE PRÉSIDENT.

Tu te trompes, et c'est, à ton âge, l'effet ordinaire d'une passion aveugle. Mais venons promptement à ce que tu voulais m'apprendre.

CHARLES.

Mon père... ne m'obligez pas... (*se jetant à ses genoux.*) Par grâce, ô mon père ! ne me refusez plus un consentement que l'honneur... que tout exige.

LE PRÉSIDENT.

Que tout exige, dis-tu ? oses-tu bien... (*il se relève.*) Fils insensé ! était-ce dans l'espoir de me fléchir que tu voulais obtenir de moi cet entretien ? sous le prétexte d'un secret que tu disais avoir à me révéler, tu ne voulais donc que me fatiguer à loisir de la ridicule apologie de ta passion extravagante ! Va, je n'écoute plus rien.

CHARLES, avec une respectueuse timidité.

Encore un instant, mon père ! le pouvoir de l'amour vous serait-il inconnu ? Une passion forte ne vous aurait-elle jamais entraîné au-delà des bornes du devoir ?

LE PRÉSIDENT, avec trouble et embarras.

Mon fils ! tout ce que je puis dire, c'est qu'une passion violente et déréglée a souvent les suites les plus funestes... Mais pourquoi cette question ?

CHARLES, à part.

Que je souffre ! (*haut.*) Votre rigueur veut donc me l'arracher, ce secret qui doit jeter dans votre âme... (*A part.*) Je ne puis achever !

LE PRÉSIDENT.

Que veux-tu me faire entendre ?

CHARLES, avec agitation.

Ah ! plutôt que de m'interroger sur ce sujet, par pitié pour moi, pour vous-même, mon père, consentez à mon bonheur !

LE PRÉSIDENT.

Moi ! consentir à cet excès d'avilissement ! ah ! je prends le ciel à témoin du serment que je fais...

CHARLES, vivement.

Arrêtez, mon père. Votre serment consacrerait une injustice ? ce ciel que vous prenez à témoin a déjà reçu celui que je fais encore d'épouser celle que mon cœur a choisie.

LE PRÉSIDENT, *furieux.*

Misérable ! sors de ma présence.

CHARLES.

Mon père !

LE PRÉSIDENT.

Fils dénaturé ! est-cé là le respect que tu me dois ?

CHARLES, *avec une énergie concentrée.*

Le fils qui respecte véritablement son père.... doit acquitter sa dette.

LE PRÉSIDENT, *interdit.*

Charles... que veux-tu dire ?

CHARLES.

Le père de ma Louise ne vous est point inconnu.

LE PRÉSIDENT.

C'est...

CHARLES.

L'infortuné Lindorf.

LE PRÉSIDENT.

Lindorf ! juste ciel !

CHARLES, *n'osant regarder son père.*

Mon père ? me suis-je vainement flatté que vous permettiez à mon amour de réparer...

LE PRÉSIDENT, *avec trouble.*

De réparer, dis-tu ?

CHARLES.

Vous avez pu vous tromper, mon père : mais Lindorf, devenu malheureux par suite de cette erreur, a quelques droits de prétendre...

LE PRÉSIDENT, *d'un air sombre.*

Laisse-moi, Charles, laisse-moi...

CHARLES.

Non, mon père, je ne vous quitte point que votre bouche n'ait confirmé le choix de mon cœur.

LE PRÉSIDENT.

Que la moitié de ma fortune serve, s'il le faut, à dédommager Lindorf ; mais qu'on n'espère pas...

CHARLES.

Il n'est qu'un seul dédommagement que puisse accepter M. Lindorf : c'est l'assurance que vous pouvez lui donner du bonheur de sa fille.

LE PRÉSIDENT.

Laisse-moi, te dis-je !

CHARLES.

Quoi ! mon père ? refuseriez-vous de saisir cette occasion de soulager votre cœur du poids... (*Il n'ose poursuivre.*)

LE PRÉSIDENT, *avec amertume.*

De mes remords ; pourquoi ne pas achever ? Il ne te marquait plus que d'épier sur mon visage les effets du trouble qui m'agite ; sois satisfait, mon fils : allons, contemple la rougeur qui couvre le front de ton père !

CHARLES, *se détournant.*

Que dites-vous ? ô ciel ! Ah ! mon père, voilà pour votre fils le reproche le plus cruel et le moins mérité qui soit sorti de votre bouche !

(*Le président s'assied avec un air d'accablement. Charles va pour sortir ; mais il rencontre le colonel qui entre.*)

### SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à Charles.*

Qu'est-ce donc, Charles ? la joie ne brille pas sur ton visage ? tu n'as pas obtenu aussitôt...

CHARLES.

Quoi ! mon oncle, vous sauriez...

LE COLONEL, *avec humeur.*

Oui, ventrebleu, je sais tout, je viens de parler à son père. Mais, dis-moi donc... (*Ils se parlent bas, dans le fond.*)

LE PRÉSIDENT, *assis à part.*

Grand Dieu ! tu frappes tard, mais tu pulvérises ! Et c'est mon propre fils...

LE COLONEL, *à Charles, dans le fond.*

Fort bien ; mais va-t-en.

CHARLES, *montrant son père.*

Mon cher oncle, ménagez, je vous en prie...

LE COLONEL.

Eh ! oui, oui, décampe. (*Charles sort désespéré.*)

### SCÈNE XIV.

LE PRÉSIDENT, LE COLONEL.

LE COLONEL, *avec une colère contrainte.*

Président, ce consentement que tu fais attendre encore, j'aime à me persuader qu'il est déjà dans le fond de ton cœur ?

LE PRÉSIDENT, *se levant d'un air piqué.*

Mon frère, épargnez-vous le soin d'interpréter mes in-

tentions ; vous pourriez facilement vous méprendre. Je sais fort bien, sans vous, ce qu'il me convient de faire.

LE COLONEL.

Tu sais donc, en ce cas, que tu ne dois pas balancer une minute à réparer ta faute.

LE PRÉSIDENT.

Ma faute ?

LE COLONEL.

Ce n'est pas le mot, tu as raison : c'est ton crime que je devais dire.

LE PRÉSIDENT, *avec courroux.*

Colonel !

LE COLONEL.

Eh ! oui, morbleu, ton crime, je le répète.

LE PRÉSIDENT.

Allons, mon frère ne présume pas même qu'il pourrait être mal instruit !

LE COLONEL.

Oh ! je sais bien que si je te laisse dire, tu vas me prouver que Lindorf avait tort ; mais je n'entends rien à la chicane, moi. Tout ce que je vois clairement, c'est que le pauvre diable avait à faire à forte partie ; une des plus belles femmes de la Saxe, dont tu ne peux nier que tu étais éperdument amoureux ; ton intimité notoirement plus grande avec elle, après la décision de l'affaire... Tiens, je te le dis franchement, président, ta passion pour cette belle comtesse n'est point le plus beau chapitre de ton histoire.

LE PRÉSIDENT, *avec aigreur.*

Je ne me serais point imaginé que mon frère fût assez irréprochable sur la conduite de sa jennesse, pour se sentir le droit de me parler sur ce ton !

LE COLONEL.

Je te défie de citer de moi... Parbleu ! j'ai fait l'amour en hussard ; j'ai pu désoler vingt belles dans ma vie, quelques-unes me l'ont bien rendu ; mais aucune ne peut me reprocher d'avoir voulu la séduire par des moyens indignes d'un galant homme. Mes pièges n'étaient pas couverts de la toge respectable d'un président ; mon habit de hussard les avertissait assez que le précipice était là : c'était loyalement leur crier : Garre ! Et, ma foi, tant pis pour celles qui ne voulaient pas m'entendre. Mais toi... Ecoute, président ; veux-tu que je sois encore ton frère ? Dis-moi promptement que tu veux réparer ta faute, en faisant, en même temps, le bonheur de mon cher neveu.

LE PRÉSIDENT, *hésitant.*

Mon frère...

LE COLONEL:

Allons, étouffe ce reste d'orgueil qui te domine encore; ne te révoltes plus de m'entendre te parler avec cette sévérité, lorsqu'il doit y avoir là, dans le fond de ton cœur, quelque chose qui crie plus haut que moi. Allons, mon ami, ne sois pas plus long-temps sourd à cette voix terrible, et remercie le ciel qui t'offre aujourd'hui le moyen de la faire taire.

LE PRÉSIDENT.

Mais Lindorf pourra-t-il me pardonner ?

LE COLONEL.

Dis un mot, et je te réponds de lui. Il est là avec sa fille.

LE PRÉSIDENT.

Il est là, Lindorf ? (*Avec résolution.*) Eh bien, faites entrer.

LE COLONEL, *vers la coulisse.*

Entrez, mes amis.

## SCENE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, LOUISE, LÉOPOLD, ensuite  
TUNDERLOFF, WILHEM, GOTTE, BOSSE.

LE COLONEL.

Approche au... underloff, ainsi que Wilhem avec sa grande... en... at le monde. (*Ces derniers entrent.*)

LE PRÉSIDENT, *à Léopold.*

M. Lindorf, que le mariage de nos enfans soit aujourd'hui le gage de notre réconciliation. Oui, monsieur, vous voyez un père qui vous conjure de faire le bonheur de son fils, et qui ne rougit pas d'implorer pour lui-même l'oubli...

LE COLONEL.

Paix ! — M. Lindorf a consenti, je le vois dans ses yeux.

LÉOPOLD, *attendri.*

M. le président, votre frère a raison.

LE COLONEL.

Embrasse-moi, mon frère. (*Il l'embrasse.*) Tiens, ce que tu viens de faire là... Que je t'embrasse encore !

CHARLES.

Ah ! mon père !

LE COLONEL, *serrant la main de Léopold.*

Votre amitié, M. Lindorf ? Vous me donnez une nièce charmante, et ce que je ferai pour elle...

CHARLES, *sautant au cou de son oncle.*

Mon cher oncle !

LE COLONEL, *attendri.*

Assez... assez, mon neveu. (*à part, s'essuyant les yeux.*)  
 Imbécille que je suis... ne voilà-t-il pas...

TUNDERLOFF, *s'approchant du colonel.*

Qu'avez-vous donc, mon colonel ?

LE COLONEL, *achevant de s'essuyer les yeux.*

J'ai... j'ai... va te promener ! tu ne vois pas que ma joie..

TUNDERLOFF, *riant, les larmes aux yeux.*

Eh ! eh ! eh !

LE COLONEL.

Tu ris, je crois ?

TUNDERLOFF, *attendri.*

Non, mon colonel, c'est que je pleure aussi.

LE COLONEL, *lui serrant la main.*

Tu seras maréchal-des-logis. (*Prenant d'une main celle de son frère, et de l'autre celle de Léopold.*) Réconciliation complète, n'est-ce pas, M. Lindorf ?

LÉOPOLD.

Tout ressentiment s'éteint dans le cœur d'un père qui voit sa fille heureuse.

FIN.

